

## Comptes rendus

### Langue française

Mylène Blasco-Dulbecco : *Les dislocations en français contemporain. Etude syntaxique*. Honoré Champion, Paris, 1999. 340 p.

Le présent ouvrage inaugure une nouvelle collection sur *Les français parlés* dirigée par Cl. Blanche-Benveniste et P. Cappeau. Il vient s'ajouter à un grand nombre d'analyses antérieures portant sur ce phénomène réputé caractéristique du français parlé qu'est la dislocation.

L'étude en tant que telle n'occupe que la première moitié du volume. Elle comporte cinq chapitres, encadrés par une introduction et une conclusion générale : 1. La dislocation à travers les siècles (chapitre mélangeant de façon un peu bizarre l'histoire de la construction en elle-même et celle des descriptions de la construction) ; 2. La dislocation ou le problème des données dans l'analyse linguistique ; 3. Le statut syntaxique de la dislocation (chapitre où le lecteur risque franchement de se perdre un peu dans les (i), (ii), (iii)..., (a), (b), (c)... etc. des sous-sections) ; 4. Les distances grammaticales ; et 5. Dislocation et contextes syntaxiques : quand la syntaxe rejoint la pragmatique.

La seconde moitié du livre consiste en une bibliographie très fournie, un glossaire et une annexe reproduisant le corpus d'exemples sur lequel l'auteure (MBD) s'est basée pour sa description. Glossaire et corpus sont tous les deux très utiles, mais on aurait souhaité qu'ils aient été placés avant et non après la bibliographie, ce qui aurait rendu celle-ci plus facile à trouver. Après tout, c'est elle que la plupart des lecteurs auront le plus souvent besoin de consulter.

D'après le sous-titre du livre, il s'agirait surtout d'une étude syntaxique (prenant comme base théorique l'Approche pronominale prônée par les chercheurs travaillant au sein du Groupe aixois de recherches en syntaxe [GARS], dont l'auteure fait partie depuis un certain nombre d'années). Nous avons, en effet, affaire à une étude syntaxique, mais qui comporte tout de même des parties non négligeables où sont discutées des questions sémantiques et pragmatiques ayant un rapport avec la construction disloquée, ainsi qu'un sous-chapitre (qui nous semble peut-être moins bien motivé par rapport à l'ensemble) traitant du regard normatif porté sur cette construction en français classique.

MBD annonce dès l'Introduction que « l'objectif de cet ouvrage n'est pas de développer, critiquer ou contester les modèles théoriques existant sur la question », mais au contraire « de traiter d'un phénomène très étudié à partir

d'exemples attestés » (p. 12). L'ouvrage se distinguerait donc principalement par le choix des données, celles-ci étant constituées par plus de 1500 exemples d'énoncés oraux et env. 500 exemples provenant de l'écrit.

Peut-être s'agit-il là en partie de (fausse) modestie ? En tout cas, cela ne correspond pas tout à fait à la réalité de l'étude. D'abord, notre auteure ne se prive pas de critiquer les approches antérieures – tant mieux, d'ailleurs, car on voit mal quel intérêt il pourrait y avoir à publier encore un ouvrage sur une question déjà très étudiée si ce nouvel ouvrage n'apportait pas de corrections à ce que l'on savait déjà ! Deuxièmement, il y a déjà eu des études sur la dislocation basées principalement sur des données orales authentiques (à savoir celles de W. J. Ashby, B. Barnes, M. de Fornel, et E. Honnigfort).

Pour ce qui est des analyses antérieures, MBD s'en prend à celles faites dans le cadre de la grammaire générative-transformationnelle comme à celles qui sont d'orientation plutôt fonctionnaliste.

La problématique soulevée par les premières peut se résumer à la question suivante : « La dislocation est-elle une construction de base, ou bien résulte-t-elle d'une transformation ? » Ici, MBD insiste sur la nécessité de distinguer plusieurs types de dislocations (distinction basés sur la présence ou l'absence d'une préposition, et sur la coréférence ou non avec un élément clitique) ayant des propriétés différentes. Mais sont mises en cause également les données sur lesquelles sont basées les analyses transformationnalistes : trop souvent celles-ci s'adaptent à la théorie plutôt que l'inverse, et les jugements d'acceptabilité sont peu fiables.

Quant aux études fonctionnalistes, il y a deux enjeux : d'abord, la question de savoir quelle est la fonction pragmatique de la dislocation et dans quelle mesure la syntaxe de la construction est déterminée par cette fonction ; et deuxièmement, celle de savoir dans quelle mesure l'emploi de la dislocation dans la langue parlée de nos jours témoigne d'une évolution plus ou moins radicale du français, à la fois dans le domaine de la morphosyntaxe (les clitiques sont-ils de vrais pronoms ou des affixes verbaux, voire des marqueurs de conjugaison subjective et peut-être même objective ? le français est-il en train de devenir une langue 'à topics' plutôt qu'une langue 'à sujets' ?) et dans celui de l'ordre des mots (l'ordre de base est-il [en train de devenir] V1, au lieu de SVO ?).

MBD rejette catégoriquement l'idée d'une évolution de la langue : la dislocation, dit-elle, est attestée dès les textes les plus anciens, et les constructions se ressemblent du point de vue syntaxique à travers les siècles. Il nous semble cependant qu'elle oublie là de prendre en considération le degré de grammaticalisation de la construction. Car au cas où l'on pourrait montrer que la dislocation était dans l'ancienne langue entièrement conditionnée par des facteurs pragmatiques, alors qu'aujourd'hui, la construction serait davantage déclenchée par des facteurs syntaxiques, alors on serait à notre avis bien en droit de parler d'évolution. MBD n'effectuant d'analyse approfondie que sur ses exemples contemporains, la présente étude ne suffit pas à elle seule à infirmer la thèse évolutionniste.

L'auteure ne se montre pas non plus très tendre envers les analyses pragmatiques de la dislocation en termes de thématisation et de structure informationnelle de la

phrase. Elle a sans doute quelque raison de les critiquer, car la notion de 'thème', surtout, est souvent mal définie. On peut tout de même regretter qu'elle ne prenne pas vraiment en compte l'étude de B. Barnes (*The pragmatics of left-detachment in spoken standard French*, John Benjamins, Amsterdam, 1985), qui non seulement distingue thème de phrase et thème de discours, mais qui offre une typologie fine des différents statuts informationnels que peuvent avoir les référents discursifs.

Au sujet des données, MBD est très critique pour les études qui se servent d'exemples forgés, souvent très rares à l'oral, telles les dislocations multiples comme le célèbre *Moi, mon frère, sa moto, le guidon, il est cassé*. Il est vrai que l'on ne peut, à partir d'exemples forgés ou qui ne sont attestés qu'à l'écrit, ni proposer de caractériser les manifestations orales de la *parole*, ni tirer des conclusions portant sur une éventuelle évolution diachronique du système linguistique, mais cela ne retire à notre avis rien à l'intérêt que de tels exemples peuvent avoir pour une description syntaxique de la *langue* en synchronie : manifestement, l'exemple cité est un énoncé acceptable en français, ce qui ne nous semble pas être le cas de \* *?Sa moto, moi, le guidon, mon frère, il est cassé*, et les deux devraient donc être intéressants pour qui veut connaître les limites de la dislocation.

A notre avis, la principale qualité de cet ouvrage réside dans une classification très détaillée et – nous semble-t-il – bien motivée des différentes formes sous lesquels se manifeste la dislocation. Ainsi, l'auteure est amenée à distinguer entre 1° les dislocations à gauche et les dislocations à droite ; 2° les constructions à élément disloqué lexical et les constructions à élément disloqué 'semi-lexical' (c'est-à-dire où celui-ci prend la forme d'un pronom tonique) ; et 3° les constructions à double marquage (c'est-à-dire avec préposition), celles où l'élément disloqué est adjoit à un clitique, et celles où il est adjoit à l'ensemble de la phrase noyau. Elle montre de façon convaincante que ces différentes constructions n'ont ni de propriétés syntaxiques, ni de fonctions pragmatiques complètement identiques (quoiqu'il semble bien y avoir quelques chevauchements). Son argumentation paraît dans l'ensemble assez solide, mais il faut dire qu'elle est parfois moins iconoclaste que MBD ne le laisse entendre. Au niveau syntaxique, d'autres chercheurs ont déjà mis en avant le critère de la préposition, ainsi que le statut particulier des éléments disloqués adjoints à l'ensemble de la phrase noyau. Quant au niveau pragmatique, le fonctionnement quelque peu différent des éléments 'semi-lexicaux' a déjà été noté par Barnes au moins, celle-ci ayant également abordé la question de la co-référence entre l'élément disloqué et le clitique, qui est ici développée de façon très utile.

En conclusion, nous dirons que, sans être révolutionnaire d'un point de vue théorique ou méthodologique, ce travail a le grand mérite de systématiser les observations faites par d'autres chercheurs et d'apporter un certain nombre de corrections et de précisions à ce que l'on savait déjà sur la dislocation en français contemporain.

Maj-Britt Mosegaard Hansen  
Université de Copenhague

Nina Hauge Jensen : *Fransk Fonetik*. Gyldendal, Copenhague, 1999. 161 p. Avec cd.

Le livre de Nina Hauge Jensen est un manuel de phonétique pour débutants. Il s'adresse à un public danois, particulièrement aux étudiants de français en première année universitaire, et peut-être surtout à ceux des Ecoles Normales et des Ecoles de Commerce. En conséquence, le texte est assez bref et concis.

L'auteur souligne son but pédagogique, qui concerne l'ordre des sujets traités aussi bien que le choix des sujets et le nombre de détails retenus dans chaque chapitre. Dans le même but pédagogique, un cd est inclus, avec les exemples tirés du livre et enregistrés par un Français et, pour les exemples en danois, par l'auteur.

Après une introduction générale, qui souligne l'importance et la raison d'apprendre la phonétique, l'auteur donne un bref mais utile aperçu de l'histoire de la langue française, et elle mentionne les variations régionales.

Au chapitre suivant, NHJ décrit les phénomènes prosodiques et donne des règles succinctes pour l'accent et l'intonation. L'idée de commencer par la prosodie est bonne, vu l'importance de ces phénomènes pour la communication.

Vient ensuite un chapitre sur l'articulation. Il comporte une description générale des organes articulatoires et une liste des dénominations des types de sons, suivie d'une description assez détaillée des voyelles et des consonnes et des différences entre le français et le danois, en insistant très utilement sur les difficultés majeures.

Un chapitre sur la phonologie précède les règles orthoépiques et phonologiques. NHJ constate l'importance de la notion de phonème pour comprendre le fonctionnement phonétique d'une langue et décrit la phonologie par rapport à la morphologie et la syntaxe. En plus, elle définit l'usage et la norme.

Après avoir décrit la transcription phonétique et la relation entre orthographe et prononciation, NHJ expose les règles orthoépiques par ordre alphabétique dans des tableaux explicites, avec de bons exemples. Elle a pris le parti intelligent de mettre les mots étrangers et les noms propres dans des listes à part, ces éléments brouillant facilement les règles relativement simples des mots « normaux ».

Le reste du livre est consacré aux règles phonologiques, en général exposées assez clairement. Il s'agit des règles de la syllabation, de la quantité des voyelles, de l'assimilation de sonorité, des semi-voyelles, du timbre des voyelles, du e caduc et de la liaison.

A la fin, nous trouvons une bibliographie, un index, deux listes des termes et des signes utilisés, plus un tableau exposant les signes de l'API.

Tout semble donc très bien. Si nous devons quand même hésiter à recommander ce livre, surtout aux débutants, c'est qu'il contient un assez grand nombre de fautes et d'imprécisions, difficilement repérables, justement, pour un débutant.

Les fautes se trouvent surtout dans le chapitre sur l'articulation. Par exemple, l'articulation de /f/ et /z/ est caractérisée comme ayant lieu « à l'arrière de la cavité orale, avec la partie postérieure de la langue tirée en arrière vers le palais »... On se demande comment cela serait possible ! /t/ et /s/ français sont caractérisés comme étant produits avec « moins de bruit » que les sons correspondants en danois, alors

que c'est plutôt le contraire, au moins pour /s/ ; en tout cas, la description n'est pas très claire.

Parmi les imprécisions, citons celle-ci du chapitre sur la phonologie : « La langue n'est pas seulement l'articulation des sons, elle est aussi l'étude des possibilités de combiner les sons dans la langue, et par là de leur aptitude à faire ressortir des sens différents dans ce qui est dit. »

Les fautes et les imprécisions se trouvent aussi dans les règles orthoépiques et phonologiques. Par exemple, la règle selon laquelle *ien* se prononcerait [jã] dans les adjectifs et substantifs en *-ient* et *-ience* donnerait une mauvaise prononciation de *client*, qui ne se prononce pas \*[kljã] mais [kljã]. Dans le chapitre sur le e caduc, le fait que /ə/ tombe devant une pause n'est pas mentionné, ce qui amène des imprécisions dans plusieurs règles.

Le nombre de fautes et d'imprécisions, dont nous n'avons pu mentionner qu'un petit échantillon, font donc que nous nous sentons obligé de mettre les lecteurs éventuels en garde contre ce manuel. Ses qualités évidentes : sa structuration claire, son bon choix de sujets et ses aspirations pédagogiques, illustrées par des explications utiles aux étudiants, ne suffisent malheureusement pas à contrebalancer ses défauts. A cela s'ajoute que l'auteur s'est permis d'emprunter de façon évidente plusieurs termes, règles et tableaux à un autre manuel, *Fonetik for Franskstuderende*, de Kongsdal Jensen & Thorsen, sans jamais indiquer la source. Avec les fautes et imprécisions, cela donne l'impression d'un manque de professionnalisme qui fait que, pour l'instant, nous nous sentons obligé de déconseiller ce livre aux étudiants. Après une révision minutieuse, le livre de NHJ pourrait devenir un manuel pédagogique fiable.

Ole Kongsdal Jensen  
Université de Copenhague

**Véronique Lagae : *Les constructions en DE+Adjectif. Typologie et analyse*. Presses universitaires de Louvain, 1998. 143 p. \***

Cet ouvrage de Véronique Lagae (VL) constitue la version remaniée d'une thèse soutenue en 1994 à la KUL de Louvain. La présentation des faits de langue et des généralisations est faite en toute clarté et le développement d'un chapitre à l'autre s'effectue de manière très cohérente. On ne peut que se féliciter de ces qualités, tant les données et les constructions envisagées sous la rubrique générique de *de+Adjectif* sont parfois difficiles à démêler.

L'analyse des tours en *de+Adj* (DAD), qualifiés parfois de gallicismes, a fait l'objet d'un nombre non négligeable d'études particulières. Cette faveur dont jouit DAD auprès des spécialistes est due à son caractère un peu mystérieux (que vient donc faire un adjectif après ce qui semble être de prime abord une préposition ?) et aussi à l'apparence touffue du groupe des types qui entrent dans la rubrique.

En bonne adepte de l'Approche Pronominale, VL débute par un chapitre qui traite des formes en *en...DAD* où une position nominale située canoniquement devant *de...Adjectif* est cliticisée sur le verbe (sous forme de *en*)<sup>1</sup>. Ici se poussent

pêle-mêle les types : i. *en...Q DAD (ils en ont amené plusieurs de spécialement belles)*, que l'auteur veut comparer au concurrent ii., dépourvu d'item *de (ils en ont amené plusieurs belles)*, iii. *en...DAD (il en ont amené de spécialement belles)*, et, nouveauté dans le domaine de DAD : iv. *en...beaucoup DAD (il en a amené beaucoup/peu ... de spécialement belles)*. Un tel chapitre ne sera pas sans effet sur le lecteur non averti : que voilà donc, se dira-t-il, un terrain bien broussailleux ! Mais c'est là un passage obligé si on veut pouvoir enlever les herbes parasites qui encombrant le terrain ; elles ressemblent aux constructions prototypiques DAD, mais relèvent de constructions qui leur sont étrangères. Ainsi iii et iv sont dépourvus pour le premier de quantifieur, et dans le second, *de* appartient à la syntaxe de *beaucoup*. La question naturelle : quelle sorte de constituant *en* représente-t-il dans ces tours ? permet de délimiter, par derrière leur similitude apparente, des types hétérogènes.

L'hypothèque des propriétés représentatives de *en* étant levée, le deuxième chapitre s'attaque à DAD lui-même dans les formes où précisément il ne se combine pas à ce clitique, mais à un élément nominal. Ici se reconnaissent les tours : *il y a une place de libre* et *(nous avons trouvé) quelqu'un de libre*. Les grammairiens mêlaient souvent ces deux tours dans une seule catégorie caractérisée par DAD, alors que, comme l'ont montré les études à partir de 1980, elles répondent à des contraintes, et donc à des configurations, éminemment distinctes – tout du moins jusqu'à un certain point <sup>2</sup>.

Le décor étant ainsi planté, le troisième chapitre peut nous exposer un état des lieux de la question de DAD. VL veut démontrer les insuffisances des analyses antérieures : Milner (1978), Huot (1981), Azoulay-Vicente (1985), Hulk et Verheugd (1992, 1994), Kupferman (1994b), et Furukawa (1989, 1996).

Les deux derniers chapitres exposent les analyses propres de VL. Le quatrième concerne les structures syntaxiques mettant en jeu nos constructions, et le cinquième les aspects sémantico-pragmatiques impliqués.

Les auteurs qui s'inscrivent dans l'approche pronominale travaillent le plus souvent sur des corpus, surtout oraux. VL n'y fait pas défaut, et ne dédaigne pas non plus les attestations d'origine littéraires. Pourtant, il faut avoir été familier des travaux du GARS pour savoir que des sigles comme CAPPEA, LC90D, HPWOO et autres, renvoient à des corpus oraux conservés à Aix-en-Provence : il n'y a pas dans l'ouvrage de références à ce sujet. L'appréciation de VL à propos de l'emploi exclusif d'exemples « forgés » est aussi un peu rapide. Elle a raison certes d'observer que la rencontre de données imprévues permet au chercheur de rectifier le tir (surtout dans la brousse des DAD), mais tout bon linguiste a toujours par-devers lui ce fameux petit carnet où il enregistre les oiseaux rares qui lui sont tombés sous la main.

La partie suivante de ce compte rendu relève, à côté d'autres qui peuvent faire l'objet d'une discussion vivifiante, deux points qui demandent selon nous une attention toute particulière.

1. *Les positions syntaxiques de GN DAD*. VL a raison de rappeler (pp. 13-14) que la construction i n'intervient qu'avec une classe très circonscrite de verbes (prédicats d'existence). Ce fait est unanimement noté dans la littérature à propos du tour sans clitique – *il y a une place de libre*, auquel la construction à clitique est de toute

évidence associée (*il y en a une de libre*). L'auteur déduit de cette proposition que Q DAD ne peut pas apparaître en position sujet ou post-prépositionnelle, ce qui est tout à fait cohérent. Et elle ajoute en note que des exemples comme *quelques-unes de bleues traînaient par là* ou *elle est venue avec quelques-unes de bleues* sont exclues (*contra* Kupferman 1980). Regardons les données de plus près. Et retenons que les exemples de DAD produits par VL dans cette section mettent tous en jeu des adjectifs et des participes dénotant des états transitoires (prédicats de niveau de phase) et non des propriétés (prédicats de niveau d'individu) : *défini, fiancé, malade, perdu, retrouvé, plein*,... Elle parle d'ailleurs à ce sujet de « tendances » et remarque que ses informateurs refusent dans leur majorité des données comme : *des nappes, j'en ai deux de blanches ; des machines à écrire, j'en ai deux d'électroniques*, etc. Or, majorité n'est pas unanimité.

VL n'introduit pas ici, elle le fera rapidement dans la section 2.1.4 et plus longuement en 5.2, la possibilité d'une accentuation contrastive de Q. Et pourtant l'emphase sur le quantifieur modifie irréversiblement les données : *elle n'avait pas du tout trouvé d'enveloppes blanches, mais QUELQUES-UNES de bleues traînaient par là / seules QUELQUES-UNES de bleues traînaient par là / mais elle est quand même venue avec QUELQUES-UNES de bleues qui nous ont bien servis* (où les majuscules dénotent un accent d'emphase ou contrastif). Les exemples refusés par VL deviennent naturels avec cette emphase. Et c'est ce qui sous-tend sans doute les jugements positifs des témoins minoritaires de l'auteur.

Observons alors l'entrelacement de trois données : i. dans les exemples avec Q non accentué la séquence Q DAD est post-verbale ; ii. A y est nécessairement de niveau de phase ; iii. le prédicat doit être existentiel. Mais l'emphase de Q bouleverse les données, et les prohibitions s'évanouissent. Le type *QUELQUES-UNES de bleues* ressemble au type *quelqu'un de célèbre* comme un frère : il en a la liberté de position, l'absence de contrainte sur A, la non limitation des classes de prédicats.

2. *La catégorisation de GN DAD*. La tradition grammaticale a considéré que cette séquence était de nature nominale, ne voulant pas distinguer les types des séquences post-verbales de *je lui ai montré mon verre vide / j'avais mon verre de vide*. Milner (1978) considère que DAD est de nature propositionnelle, et similaire à une relative, *de* étant alors catégorisé comme complémentateur. L'analyse de VL est plus complexe, intégrant le concept de nexus de Jespersen. Elle propose la représentation suivante (p. 89) :

$$(1) \text{ [GN [Nexus Det N X [de A ] ] Y ]}$$

où X, Y = des modifieurs, c'est-à-dire en bonne rigueur des adjoints.

On constate que selon (1) GN recouvre presque exhaustivement le nœud « Nexus », ne laissant en dehors qu'un adjoint. « Nexus » désignant en fait une relation prédicative, donc un constituant propositionnel, on peut conclure que pour VL la séquence post-verbale GN DAD est quasiment une proposition réduite. Mais pour elle, le verbe recteur (existentiel) gouverne néanmoins un constituant nominal, ou dit autrement : le prédicat primaire sélectionne un argument de catégorie nominale, et non propositionnelle.

La démonstration de VL porte évidemment sur Y, qui fait la différence. Les exemples produits sont (p. 91) (on ajoute ici X et Y) : *il y a deux verres de vides* [qu'il faudrait remplir = Y] / *il y a deux verres* [qui viennent d'être servis = X] *de vides* / *il y a deux verres* [en cristal = X] *de vides* [qu'il faudrait remplir = Y]. Y est bien postérieur à DAD, le « nexus », et se trouve donc immédiatement dominé par GN.

Considérons pourtant les données suivantes :

i. La relative Y rappelle le cas des relatives extraposées, disons :

(2) *un homme est entré qui portait un chapeau*

On peut raisonnablement supposer que la position de base de ces relatives est interne aux GN sujets, disons (3) pour (2) et que ce dernier est configuré pour (4).

(3) [<sub>IP</sub>[<sub>DP</sub>[<sub>DP</sub> un homme] [<sub>CP</sub> qui portait un chapeau ]] [<sub>I'</sub> est entré ]]

(4) [<sub>IP</sub>[<sub>DP</sub>[<sub>DP</sub> un homme]<sub>t</sub>] [<sub>I'</sub>[<sub>I'</sub> est entré ] [<sub>CPi</sub> qui portait un chapeau ]]]<sup>3</sup>

On doit noter que l'extraposition hors du DP sujet a pour condition que celui-ci soit indéfini :

(5) \**l'homme est entré qui portait un chapeau*

Notons encore que le prédicat primaire doit aussi dénoter une survenance introduisant son argument dans le monde du discours ; la qualité de l'énoncé suivant est inférieure à celle de (2) :

(6) ?\**un homme a parlé qui portait un chapeau*

Eh bien, il s'avère que Y de (1), c'est-à-dire la relative de *il y a deux verres de vides* [qu'il faudrait remplir], possède les mêmes propriétés. Les DP définis sont exclus (ce que VL reconnaît) :

(7) ?\**il y a les verres de vides qu'il faudrait remplir*

De plus, les prédicats primaires de nos constructions GN DAD doivent aussi être existentiels, c'est-à-dire introduire un nouveau référent dans le monde du discours. Précisons : y introduire un contenu propositionnel.

ii. VL illustre le cumul de X et Y par l'exemple *il y a deux verres* [en cristal = X] *de vides* [qu'il faudrait remplir = Y] ; X est ici un groupe propositionnel adjoint au DP *deux verres*. Ce qui n'est pas accidentel, une relative serait ici prohibée : \**il y a deux verres que j'ai apportés de vides qu'il faudrait remplir* ; il y a une relative de trop, ce qui semble bien induire que Y a sa source dans l'adjoint au DP précédant de A, c'est-à-dire dans X.

iii. VL remarque aussi que GN DAD, même quand il inclut un humain, ne peut être représenté que par des pronominaux comme *ce, ça*, ce qui ne s'explique pas si le représenté est un GN (=DP). Effectivement, ces items représentent ici des propositions réduites.

iv. Elle remarque encore que Y ne peut pas être un adjectif : \**il y a un fauteuil de libre confortable*, ce qui est prévisible si on se rappelle que seules les relatives et les GPREP peuvent être extraposés derrière un prédicat.

v. L'explication la plus simple de l'impossibilité de cliver GN DAD : \**c'est une chemise de déchirée que j'ai trouvée*, ce qui est inattendu si c'est un DP,<sup>4</sup> consiste à rappeler l'exclusion systématique des propositions argumentales de cette position : \**c'est qu'il avait raison que j'ai trouvé*.

GN DAD, le « nexus », est donc bien un constituant propositionnel, régi par le prédicat primaire.

Pour conclure, Véronique Lagae nous a offert un ouvrage fouillé, sagace, et, on le voit, stimulant.

Lucien Kupferman  
Université de Tel-Aviv

#### Notes

\* Ce compte rendu a été soutenu par le Israel Science Foundation.

1. Ce compte rendu utilise un cadre différent de celui de VL. Ainsi, pour l'approche pronominale, le processus présenterait plutôt la direction inverse : ce sont les éléments nominaux qui seraient une « lexicalisation » de *en* ; et c'est bien la raison pour laquelle VL commence son traitement de DAD par la description d'une « formule » incluant le clitique.
2. Kupferman (1994b) propose une synthèse des deux.
3. Cette dérivation est évidemment problématique : la trace n'est pas liée canoniquement, puisque son « antécédent » ne la commande pas. Des propositions ont été faites, par exemple dans Kayne (1994).
4. Dans l'analyse des séquences, on emploie des symboles plus précis.

#### Références

- Azoulay-Vicente A. (1985) : *Les tours comportant l'expression de+adjectif*. Droz, Genève-Paris.
- Furukawa N. (1989) : A propos de la construction *il y a une place de libre*, *Travaux de linguistique* 18, pp. 5-30.
- Furukawa N. (1996) : *Grammaire de la prédication seconde. Forme, sens et contraintes*. Duculot, Louvain-la-Neuve.
- Hulk A. et E. Verheugd (1992) : *Something funny in French*, in : R. Bok-Bennema et R. Van Hout (eds.) : *Linguistics in the Netherlands*. John Benjamins, Amsterdam.
- Hulk A. et E. Verheugd (1994) : Accord et opérateurs nuls dans les projections adjectivales, *Revue Québécoise de Linguistique* 23, pp. 17-45
- Huot H. (1981) : *Constructions infinitives du français. Le subordonnant DE*. Droz, Genève-Paris.
- Kayne, R.S. (1994) : *The antisymmetry of syntax*. Mass., Cambridge; MIT Press, London.
- Kupferman L. (1980) : *Il y a une place de libre : study of a construction*, *Linguistics* 18, pp. 821-849.
- Kupferman L. (1994a) : Typologie des constructions en *de*-adjectif, *TraLiPhi* 32, pp. 85-95.
- Kupferman L. (1994b) : Une assignation de cas assez exceptionnelle, *Linguisticae Investigationes* 18, pp. 151-174.
- Milner J.-Cl. (1978) : *De la syntaxe à l'interprétation*. Seuil, Paris.

Coco Norén, *Reformulation et conversation. De la sémantique du topos aux fonctions interactionnelles*. Studia Romanica Upsaliensia 60, Uppsala, 1999 (thèse). 176 p.

Coco Norén (CN) a écrit là une thèse originale et importante aussi bien d'un point de vue théorique qu'empirique. La reformulation – l'objet de l'étude – y est examinée dans un contexte de dialogues spontanés, se déroulant entre de jeunes Français âgés de vingt à trente ans, et dans une perspective de la théorie de l'argumentation dans la langue (TADL), développée par O. Ducrot et J.-C. Anscombe.

Les analyses auxquelles ces matériaux sont soumis sont articulées en deux volets : une analyse sémantique (ch. 2-4) et une analyse interactionnelle (ch. 5). Dans l'introduction (ch. 1), l'auteur définit la reformulation argumentative comme « la double actualisation d'un *topos* ou d'un *champ topique* (CT) dans le discours » (p. 15). Il s'agira d'étudier les ressemblances et les différences en termes de *topos* entre deux énoncés, X et Y, où X est le reformulé et Y le reformulant. Voici un exemple ( II.2, p. 44), où Alice (Al) et François (Fr) se trouvent devant des carreaux pas très propres :

- X1 Fr c'est crade hein  
 Y1 tu t'aperçois que c'est très très crade hein dans une ville  
 Al ouais ouais  
 X2 Fr on voit presque plus à travers celle où il y a les barreaux là la petite lucarne  
 Y2 tu vois presque plus rien

Dans cette double reformulation, le topos actualisé est « plus la ville est sale, moins on voit à travers les vitres ».

La ressemblance est postulée comme une condition nécessaire de la reformulation ; l'auteur précise que « les deux énoncés doivent pouvoir se substituer dans le discours, sans qu'il y ait transformation du sens défini comme argumentativité » (p. 65). Par conséquent, il est essentiel de pouvoir déterminer le nombre et le type d'éléments distinctifs qui pourront être admis. A l'aide de différents tests, CN arrive à établir une sous-catégorisation en trois types de reformulation : les rephrasages, les reformulations à ressemblance forte et les reformulations à ressemblance modérée. Les éléments distinctifs étudiés sont limités à ceux qui sont porteurs d'*argumentation* et de *polyphonie*.

Au chapitre 3, deux types d'éléments distinctifs sont étudiés : a) « la force argumentative avec laquelle le locuteur applique un champ topique » (p. 66), se réalisant par exemple à l'aide de connecteurs comme *même*, *au moins* ou de modificateurs comme *très* ; et b) « le lien argumentatif que maintient le CT actualisé en X et Y avec un autre CT, formant ainsi un topos » (p. 66), se réalisant par exemple à l'aide de connecteurs comme *parce que* et *donc*.

Au chapitre 4, portant sur la polyphonie et inspiré par O. Ducrot, H. Kronning et H. Nølke, il est question de cas où différentes voix sont explicitement marquées. L'intérêt est porté à la structure polyphonique, qui signale le lien énonciatif entre locuteur et topos. La manifestation de marques polyphoniques varie, et cette

manifestation ou explicitation constitue dans certains cas l'élément distinctif entre X et Y. Un exemple pourra être la manifestation explicite du locuteur 'je crois' (IV.6, p. 105).

Passons maintenant à la seconde étape de l'étude, le chapitre 5, où l'auteur se place dans une perspective interactionnelle, tout en gardant la perspective sémantico-pragmatique de la TADL. CN se propose ici de décrire les différentes fonctions que la reformulation peut assumer dans un contexte interactionnel. Elle étudie d'abord la perspective de l'organisation structurale de la conversation ; ensuite la reformulation est analysée par rapport à des fonctions interactionnelles diverses ; et enfin, ces fonctions interactionnelles sont considérées par rapport aux éléments distinctifs. Les fonctions sont liées à la sémantique inhérente aux énoncés, notamment à leurs caractéristiques argumentatives et polyphoniques. L'auteur fait également une mise en relation avec la présence d'autres topoï – compatibles ou incompatibles. Une gamme de fonctions différentes sont identifiées, dont quelques-unes – plus ou moins prototypiques – sont discutées par rapport aux notions de *consensus*, *polémique*, *politesse* et *compréhension*.

Voilà un bref résumé simplifié, qui pourra servir de point de départ pour quelques commentaires.

La reformulation argumentative en contexte dialogique constitue un objet d'étude intéressant. CN précise que «sa» reformulation est « caractérisée par le fait que son domaine est plus restreint par rapport aux travaux antérieurs » (p. 30). Il serait souhaitable que cette précision soit élaborée un tant soit peu, que l'étude soit située plus clairement par rapport à d'autres études. Par exemple, dans quelle mesure l'argumentation constitue-t-elle une perspective nouvelle ? Est-ce que le même type de reformulation a été étudié par d'autres chercheurs, mais peut-être sous d'autres définitions, sous d'autres perspectives (par exemple par E. Gülich et T. Kotschi) ?

Le point de départ théorique de l'étude de CN, la version standard de la TADL (p. 15), semble particulièrement bien fondé et justifié. En appliquant cette théorie, l'auteur parvient à des résultats tout à fait nouveaux et intéressants. Il faut également dire que la présentation même de cette théorie si complexe et continuellement en évolution est excellente.

La TADL, avec sa conception argumentative de la langue, a eu beaucoup de succès en ce sens qu'elle arrive à décrire et à expliquer de nombreux phénomènes langagiers d'une manière convaincante. Cependant, il y a eu et il y a toujours des objections importantes à l'égard de cette théorie. Et dans la recherche scientifique, il est souvent sain de prendre connaissance des critiques dirigées contre les choix qu'on fait. Pour ce qui est de l'étude de CN, il serait intéressant de savoir dans quelle mesure l'auteur accepte le principe de la primauté de la valeur argumentative sur la valeur informative. C'est que, dans certains cas – bien qu'adhérente convaincue de la TADL – elle a néanmoins recours à une sémantique référentielle (voir par exemple III.11, p. 73). On pourra peut-être se rappeler que, selon pas mal de linguistes, la sémantique n'a aucun sens si elle n'est pas tournée vers la réalité. Il s'agit là d'une problématique qu'il ne faudrait pas négliger.

Sans sortir du cadre de la TADL, nous allons nous tourner vers la notion de *topos*, définie, p. 44, comme suit : « le topos est le 'schéma de scénarios' qui permet de faire le passage entre l'argument et la conclusion. Ces topoï sont linguistiques, étant donné qu'ils sont préinscrits dans la langue, ... » (p. 44). Si l'on suit Ducrot et Anscombe, c'est une notion qui a des conséquences radicales pour notre conception de la langue. Et il y a peut-être lieu de se demander si les topoï sont vraiment inhérents à la langue. Au moins pourrait-on se demander *comment* les topoï sont préinscrits dans la langue. L'auteur n'aborde pas cette discussion, bien qu'elle renvoie à la mise en question du statut linguistique du topos (note 18, p. 44). Ce qui frappe encore plus est l'absence d'une discussion approfondie sur la distinction entre topos intrinsèque et extrinsèque. Il serait intéressant d'étudier dans quelle mesure les topoï postulés dans les analyses de CN sont intrinsèques ou extrinsèques.

Quittons les topoï – qu'ils soient dans la langue ou dans l'air – et passons à la polyphonie, phénomène plus facile à repérer et à identifier. En choisissant des traces polyphoniques comme élément distinctif dans ses analyses, CN reste dans le cadre de la TADL, ce qui contribue considérablement à l'homogénéité de l'analyse et de la méthode – une qualité positive à bien des égards. La partie portant sur la polyphonie est une partie intéressante, avec des analyses innovatrices. Dans la terminologie de la théorie de la polyphonie, déjà assez complexe, CN propose d'ajouter une distinction nouvelle à l'unité du locuteur. C'est une innovation intéressante – le 'locuteur en tant qu'être discursif'. CN dit que l'aspect particulier de ce locuteur est de « posséder la mémoire discursive » (p. 110). Selon l'auteur, c'est cet aspect qui permet de présenter un énoncé comme une reformulation de ce que le locuteur en tant qu'être du monde a déjà dit. Cependant, ce raisonnement n'est pas tout à fait convaincant, et on se demande plutôt si ce nouveau concept est vraiment nécessaire. Ne peut-on pas se contenter de dire avec H. Kronning (cité p. 110) que le locuteur en tant qu'être du monde a une mémoire discursive ?

Revenons pour finir à la deuxième étape, portant sur *l'interaction*. Les sources d'inspiration sont nombreuses. Il est bien sûr parfaitement acceptable de puiser à plusieurs sources, si on tient compte de leurs origines. En termes plus clairs, je ne trouve pas que les orientations utilisées soient suffisamment établies. C'est un manque qui frappe d'autant plus que le cadre théorique de la première étape est énoncé de manière si rigoureuse.

Le paragraphe 5.4, portant sur les fonctions interactionnelles et les éléments distinctifs, est peut-être la partie la plus importante du travail. C'est là que CN entreprend une véritable combinaison des deux niveaux sémantico-pragmatique et interactionnel, démarche conduite de façon décisive. Et bien que l'auteur ne le dise pas très explicitement elle-même, elle dépasse là le niveau purement descriptif et arrive à un niveau explicatif.

On peut dire en conclusion que CN arrive à mener à bien son étude d'une manière tout à fait convaincante. Dans l'ensemble, il s'agit d'un travail très solide, qualité dont témoigne aussi une bibliographie impressionnante. Les analyses sont détaillées et approfondies, présentées dans une thèse bien structurée et formulée

dans un bon français. Et il n'y a aucun doute, CN a très bien réussi à montrer la rentabilité de la TADL – par son application à la reformulation en conversation.

Kjersti Fløttum  
Université de Bergen

Anne Reboul et Jacques Moeschler. *Pragmatique du discours. De l'interprétation de l'énoncé à l'interprétation du discours*. Armand Colin (Coll. U), Paris, 1998. 220 p.

On pourrait penser, en voyant le titre de ce livre, qu'il s'agit d'un manuel d'enseignement, mais il n'en est rien. En fait, cet ouvrage stimulant constitue à la fois une critique percutante des courants linguistiques connus sous les noms de 'Linguistique Textuelle' et d'ANALYSE DE DISCOURS<sup>1</sup> et un plaidoyer pour la Théorie de la Pertinence (TP) conçue par Dan Sperber et Deirdre Wilson, et avec laquelle les deux auteurs (R&M) travaillent depuis un certain nombre d'années.

L'ouvrage qui nous occupe est divisé en trois parties (chacune comprenant trois chapitres), encadrées d'une introduction et d'une conclusion brèves : I. *Contre le discours* ; II. *Les arguments linguistiques* ; et III. *Vers la construction d'un sens commun*.

En prenant leur point de départ dans la philosophie des sciences, représentée ici principalement par I. Lakatos et par J. R. Searle, R&M font dans la première partie la critique des théories structuralistes qui voient dans le discours une unité de *langue*, et qui prêtent à la cohérence le même rôle en ANALYSE DE DISCOURS que celui joué en syntaxe par la notion de grammaticalité. Pour être une unité légitime, le discours devrait être ou bien indivisible en éléments inférieurs, ou bien ce que Searle appelle 'émergent 2', c'est-à-dire possédant des pouvoirs causaux ne pouvant s'expliquer par les interactions causales de tels éléments inférieurs. Or, selon les auteurs, le discours ne semble remplir ni l'une ni l'autre de ces conditions, d'une part parce que l'on peut le diviser en énoncés, qui, eux, sont bien des unités émergentes 2, et d'autre part parce qu'il n'aurait jamais été démontré de façon convaincante qu'il existerait au niveau discursif des règles d'interprétation spécifiques, différentes de celles qui jouent au niveau des énoncés.

Dans cette première partie, les auteurs engagent aussi la discussion sur la place de la pragmatique par rapport à la linguistique : celle-là fait-elle oui ou non partie de celle-ci ? Ils concluent que non, l'étude de la *langue* s'adaptant à leur avis parfaitement à une stratégie scientifique fermée, c'est-à-dire à une stratégie qui ne cherche pas à expliquer son objet de recherche par des phénomènes qui sont extérieurs à celui-ci, alors que l'étude de la *parole* doit, quant à elle, nécessairement faire référence à des phénomènes extralinguistiques. Cette conclusion les mène à une présentation de la TP, théorie contextualiste et 'scientifiquement ouverte', qui va servir de cadre à leurs analyses ultérieures.

On reprochera sans doute à R&M de créer dans ces chapitres un 'homme de paille', en accentuant les différences entre leur propre conception du discours et celle de leurs adversaires. Toutefois, cela nous semble justifié dans la mesure où ils

ne cachent pas l'intention polémique de leur travail (et aussi dans la mesure où nous sommes plutôt d'accord, pour l'essentiel, avec leur critique de l'ANALYSE DE DISCOURS). De plus, la clarté et la précision des exposés théoriques montrent que la position prise par R&M ne peut guère être attribuée à une compréhension imparfaite ou superficielle des théories critiquées. Ce que l'on peut regretter, cependant, c'est que tous les exemples utilisés pour réfuter les postulats de l'ANALYSE DE DISCOURS ne sont pas tout à fait convaincants, d'autant plus que des exemples plus probants ne seraient pas vraiment difficiles à trouver. (Entre parenthèses, nous nous sommes quelque peu étonnée que ne soient citées ni Blakemore 1988, ni Blass 1990 : ces théoriciennes de la Pertinence se sont toutes deux attaquées aux théories de la cohérence discursive, et en grande partie à l'aide des mêmes arguments que ceux de R&M.)

Quant aux rapports entre linguistique et pragmatique, nous ne contesterions certainement pas la nécessité d'une stratégie ouverte pour l'étude de la *parole*, mais nous ne sommes pas sûre qu'il faille pour autant évacuer la pragmatique du champ de la linguistique. Après tout, pour nombre de linguistes d'orientation plutôt cognitivo-fonctionnaliste, la *langue* non plus ne se laisserait pas décrire sans référence à l'extralinguistique.

Dans la deuxième partie du livre, R&M passent en revue les principaux phénomènes linguistiques qui ont été cités comme preuve de l'existence d'une unité 'DISCOURS', à savoir les connecteurs pragmatiques, les formes temporelles et les anaphoriques, et montrent – de manière convaincante, nous semble-t-il – pourquoi ils considèrent que les analyses existantes de ces phénomènes dans un cadre discursif sont inadéquates, au niveau descriptif comme au niveau explicatif.

Quant aux connecteurs (Chapitre 4), c'est surtout la Pragmatique Intégrée d'Oswald Ducrot et de ses collaborateurs et l'Ecole de Genève d'Eddy Roulet qui sont en butte à la critique, ce qui est d'autant plus intéressant que R&M ont justement été formés à l'intérieur de ces deux écoles. Aujourd'hui, cependant, nos auteurs leur préfèrent une approche (due surtout à D. Blakemore) selon laquelle les connecteurs ne structureraient pas le discours, comme l'affirme l'Ecole de Genève, mais où ils fonctionneraient comme des 'contraintes sémantiques à la Pertinence' et auraient un contenu exclusivement procédural, approche qui est loin d'être antinomique à celle de la Pragmatique Intégrée, mais qui éviterait, selon R&M, les contradictions inhérentes à cette dernière.

Le Chapitre 5 sur la temporalité, objet des recherches actuelles du groupe dirigé par Jacques Moeschler, s'en prend à la célèbre théorie des plans d'énonciation formulée par Benveniste, développée ensuite par Weinrich, et dont un corollaire est la typologie des discours. Pour R&M, la thèse selon laquelle les temps verbaux fonctionneraient en premier lieu comme indicateurs de types de textes ne peut être soutenue face aux données empiriques. A la place est défendue une approche référentielle des formes temporelles, où celles-ci sont vues – à l'instar des connecteurs – comme des éléments à contenu procédural.

Finalement, au Chapitre 6, sont mises en cause deux approches actuelles de la référence discursive : d'une part, la position anti-réaliste représentée par les

courants 'cognitivistes' en ANALYSE DE DISCOURS, position qui se sert de la notion d'«anaphores discursives», et selon laquelle seules les chaînes référentielles internes aux textes sont pertinentes pour l'analyse ; d'autre part, la théorie de l'accessibilité référentielle de M. Ariel. Que celle-ci soit ici critiquée peut à première vue surprendre, dans la mesure où Ariel se place, comme R&M, à l'intérieur de la théorie de la Pertinence, mais cette critique sert en fait de tremplin pour la présentation du projet CERVICAL (Communication et référence : vers une informatique collaborant avec la linguistique), actuellement en cours sous la direction d'Anne Reboul, et dans le cadre duquel on est en train d'élaborer une théorie alternative.

La troisième partie de l'ouvrage avance l'hypothèse que l'interprétation des discours puisse se réduire à l'interprétation des énoncés qui les composent, et que le meilleur cadre pour l'interprétation des énoncés est celui offert par la TP, théorie néo-gricéenne pour laquelle la notion d'intentions (informatives et, surtout, communicatives) joue un rôle primordial.

La présentation de la TP n'apporte en soi rien de nouveau par rapport à celle que l'on trouve par exemple dans Sperber & Wilson 1995, et l'idée que cette théorie soit en mesure d'expliquer le fonctionnement du discours a également été défendue, comme nous l'avons déjà laissé entendre, par D. Blakemore et par R. Blass. Ce qui nous semble original dans l'ouvrage qui nous occupe, c'est la reconnaissance de la nécessité d'incorporer explicitement à une théorie intentionnaliste comme la TP une 'théorie de l'esprit'. L'allocutaire qui attribue des intentions à un locuteur se sert d'une 'stratégie de l'interprète' (notion empruntée à D. Dennett), ce qui implique qu'il possède une 'théorie de l'esprit', et c'est cette dernière qui est, pour R&M, à la base de la cohérence discursive, tant au niveau de la production (où elle rend le destinataire en mesure de prévoir comment le destinataire va s'y prendre pour interpréter le discours) qu'au niveau de la compréhension (où elle permet au destinataire de former des hypothèses anticipatoires sur l'intentionnalité globale du discours).

Cette discussion est fort intéressante, et nous sommes convaincue qu'il s'agit là d'une piste fructueuse pour l'analyse discursive. Ceci dit, bien que nous éprouvions de la sympathie pour certains aspects de la TP, nous doutons que celle-ci fournisse *la* solution aux problèmes posés par le discours en tant qu'objet d'étude. Il manque d'abord à cette théorie cognitive une perspective vraiment interactionnelle, qui nous semble indispensable tout au moins pour l'étude des discours non monologiques.<sup>2</sup> Ensuite, nous considérons que, même pour les discours monologiques, la TP a tort d'accorder une importance exclusive aux intentions du destinataire. Selon cette théorie, en effet, « l'interlocuteur est arrivé à une interprétation satisfaisante de l'énoncé, s'il est arrivé à *recupérer le contenu que le locuteur avait l'intention de lui communiquer* par son énoncé » (p. 47, c'est nous qui soulignons), mais comment être certain que ce soit bien le cas ? Tant que l'on ne pourra ouvrir les crânes des locuteurs pour voir ce qu'il y a dedans, et dans la mesure où la communication a, selon la TP, pour but principal de modifier l'«environnement cognitif» de l'allocutaire, la 'version' d'un discours qui comptera doit être son

interprétation par le destinataire, que celle-ci soit ou non identique à ce qu'avait pensé le destinataire.

En conclusion, si *Pragmatique du discours* tient à la fois du pamphlet et de la profession de foi, il s'agit, nous semble-t-il, néanmoins d'un ouvrage important, que tout chercheur en analyse discursive aura intérêt à lire, et sur lequel il ne pourra sans doute pas s'empêcher de prendre position.

Maj-Britt Mosegaard Hansen  
Université de Copenhague

#### Notes

1. Ce sont R&M eux-mêmes qui utilisent ainsi des majuscules, pour distinguer cette approche du type d'analyse *du* discours' qu'ils préfèrent.
2. Il faut dire que R&M expriment quelques réserves (pp. 178 ss.) quant à la possibilité de rendre compte du fonctionnement des interactions à l'aide des notions proposés dans leur ouvrage.

#### Références

- Blakemore, Diane (1988) : The organisation of discourse, in : Frederick Newmeyer (ed.) : *Linguistics : The Cambridge survey*, t. IV, pp. 229-250. Cambridge University Press, Cambridge.
- Blass, Regina (1990) : *Relevance relations in discourse*. Cambridge University Press, Cambridge.
- Sperber, Dan et Deirdre Wilson (1995<sup>2</sup>) : *Relevance. Communication and cognition*. Blackwell, Oxford.

#### Langue italienne

Giuliana Fiorentino: *Relativa debole. Sintassi, uso, storia in italiano*. Franco-Angeli, Milano, 1999. (Materiali linguistici, Università di Pavia, 24). 208 p.

Il presente volume di Giuliana Fiorentino è una rielaborazione della sua tesi di dottorato sulle differenti realizzazioni della clausola relativa nello standard e nel substandard, particolarmente del costruito dall'autrice denominato «clausola relativa debole»<sup>1</sup>. Come risulta, l'obiettivo della ricerca di Giuliana Fiorentino (d'ora in poi GF) è stato di descrivere e spiegare la variabilità nella realizzazione della clausola relativa (d'ora in poi *cr*). Il punto di partenza delle indagini di GF, che si svolgono soprattutto secondo due prospettive, quella diacronica e quella interlinguistica, è per l'appunto l'esistenza di una notevole instabilità nel campo indagato.

Nel primo capitolo, *Questioni teoriche e metodologiche*, vengono presentate le premesse teoriche e metodologiche. Si distinguono tre differenti strategie di relativizzazione: «la strategia del *gap*» (*cr* introdotta da un complementatore senza ripresa pronominale: «il ragazzo *che* ti ho parlato»), «la strategia del pronome anaforico» (*cr* introdotta da un complementatore seguito da ripresa pronominale:

«il ragazzo *che* te *ne* ho parlato»), e «la strategia del pronome relativo» (*cr* introdotta da un pronome relativo: «il ragazzo *di cui/del quale* ti ho parlato»). Queste strategie, fra le quali le prime due sono manifestazioni della *cr* debole, rappresentano differenti possibilità con equivalenza funzionale disponibili nel sistema. La *cr* standard è introdotta o da un pronome relativo o da un complementatore generale, e nelle realizzazioni substandard tipicamente dallo stesso complementatore invariabile (in italiano *che*, in francese *que*, in spagnolo *que*), qui spesso accompagnato da un elemento anaforico. La distinzione fra uso normativo e non normativo non è tanto una questione di presenza di *cr* deboli o no, ma piuttosto una questione di contesto, cioè in quali funzioni sintattiche si realizzino le differenti strategie della *cr*.

La presenza delle differenti strategie nello standard è una manifestazione di un sistema tipologicamente misto, già presente nel latino tardo. Nel secondo capitolo, *La clausola relativa dal latino alle lingue romanze*, GF risale al latino per tracciare l'origine e lo sviluppo della *cr* debole, la formazione della quale è riconducibile alla crisi della morfologia latina e quindi analizzabile come una conseguenza dei cambiamenti linguistici nel passaggio dal latino alle lingue romanze. La riduzione della morfologia e lo sviluppo del sistema nominale verso un sistema con unico caso porta alla creazione di un relativizzatore universale, cioè al cambiamento da una morfologia sintetica con un pronome relativo marcato per genere, numero e caso a quella con un elemento relazionale avente funzione generica di subordinazione. Questo fatto ha come conseguenza, già nel latino tardo, lo sviluppo di un tipo debole di *cr*, che nell'italiano parlato è sempre coesistito accanto alla *cr* con pronome relativo.

Nel terzo capitolo, *La clausola relativa in italiano*, GF descrive l'uso della *cr* debole in italiano e la correlazione con fattori sintattici e semantici che favoriscono la scelta di questa strategia. Le analisi, che servono a costruire un percorso diacronico, confermano l'esistenza della *cr* debole già nell'italiano del '200, qui rappresentato dal *Novellino*, e in quell'epoca con una maggiore rilevanza quantitativa rispetto all'italiano parlato attuale. Nella seconda tappa analizzata, il '500 rappresentato dalla *Cortigiana* di Pietro Aretino, sono registrati gli stessi fattori. Terza tappa è il '900 rappresentato soprattutto dal *LIP (Lessico di frequenza dell'italiano parlato)*, un corpus di parlato contemporaneo con variabilità diatopica e diafasica. I risultati del percorso diacronico creano un fondamento alla sostenibilità di una variabilità sincronica, e GF formula l'ipotesi che, una volta creatosi un relativizzatore universale, si sia sviluppata nelle lingue romanze una *cr* debole che sopravvive come fenomeno popolare o di parlato poco pianificato.

L'esistenza di *cr* deboli introdotte da un complementatore generale come variante alla *cr* introdotta da un pronome relativo è una caratteristica che vale non solo per l'italiano, e infatti nel quarto capitolo, *La clausola relativa nelle lingue romanze occidentali*, GF analizza la *cr* anche in due altre lingue romanze, lo spagnolo e il francese. Nelle descrizioni tradizionali del francese la realizzazione debole viene caratterizzata come stereotipa della sintassi popolare, e le grammatiche normative la categorizzano come uso scorretto. A differenza delle altre lingue

esaminate, la ridondanza pronominale riguarda anche la funzione del soggetto, e, paragonato con l'italiano, il tipo con ripresa pronominale è molto più frequente nel francese parlato, indizio della presenza generale di più pronomi in francese. In spagnolo il *que* relativo ha mantenuto il suo valore pronominale in misura molto più alta (ad esempio può essere retto da una preposizione). Il fatto che il *que* spagnolo è meno indebolito dei complementatori italiano e francese, spiega, secondo GF, non solo la prevalenza di *que* in tutti i contesti, ma anche uno spostamento più marcato dello spagnolo verso una realizzazione debole di quanto non sia il caso per l'italiano e il francese.

Nel quinto capitolo, *Conclusioni*, la variabilità nella realizzazione della *cr* romana viene interpretata come una conseguenza dello sviluppo diacronico. Uno dei risultati della grammaticalizzazione del pronome relativo, della riduzione di forme e della perdita di tratti morfologici e semantici, è il suo passaggio categoriale da pronome dotato di flessione a complementatore senza flessione ma con maggiori restrizioni d'uso, un elemento svuotato di valore semantico e sintattico, che spesso crea il bisogno di specificazione attraverso l'aggiunta di una ripresa pronominale. Questo indebolimento ha portato ad una riorganizzazione del paradigma e conseguentemente ad una tipologia mista con alternanza tra i due tipi di relativizzazione: la *cr* introdotta da pronome relativo e la *cr* debole introdotta da un complementatore generale. Il percorso diacronico attesta una continuità nell'uso delle *cr* deboli, in quanto si tratta di un fenomeno attestato già nelle prime documentazioni non solo dell'italiano, ma anche delle altre lingue analizzate.

Possiamo concludere che il lavoro di GF è una esposizione minuziosa di un argomento finora trascurato o semplicemente categorizzato come substandard. Fra i meriti del lavoro di GF va sottolineata l'analisi del costruito in un nuovo contesto: per quanto riguarda la variabilità sociolinguistica, le dimensioni diafasica e diamesica sono importanti, e a differenza delle descrizioni tradizionali vediamo qui il fenomeno della *cr* debole inserito in una prospettiva che dà molto più peso alla lingua parlata; non si tratta solamente del «che polivalente» dell'italiano popolare<sup>2</sup>, secondo la linguistica tradizionale definito marginale e agrammaticale, come variante diastraticamente bassa. Viene sottolineata la compatibilità del costruito con fenomeni tipici del parlato colloquiale, dove l'organizzazione pragmatica prevale su quella sintattica, contesti in cui la codificazione di troppa informazione sintattica porterebbe ad esempi inaccettabili (cf. GF, p. 173: «io ho fatto un unico esame nel leggere il programma *del quale* mi sono meravigliata» vs «io ho fatto un unico esame *che* mi sono meravigliata leggendo il programma»). Il costruito, prima sempre descritto negativamente come agrammaticale e tipico delle varietà diastraticamente basse, viene quindi presentato in termini positivi come una struttura che può contribuire ad arricchire la lingua. La *cr* debole è una struttura che rende relativizzabili posizioni sintattiche altrimenti impossibili nel parlato informale, vale a dire le *cr* deboli del «substandard» vengono ad arricchire il sistema della relativizzazione.

La presencia della *cr* debole viene da GF sottolineata come un tratto di carattere panromanzo. Per completare questo quadro sarebbe interessante includere dati anche delle lingue romanze orientali, e da un punto di vista tipologico sarebbe interessante allargare l'analisi ad includere anche lingue non romanze. Infatti, in prospettiva interlinguistica sicuramente la *cr* debole non è un fenomeno valevole esclusivamente per l'area romanza, ma rintracciabile anche in altre lingue. Come punto di partenze potrebbero servire le indagini di Smits, il quale nel suo *Eurogrammar*<sup>3</sup> attesta la presenza di relativizzazione attraverso complementatori generali anche nelle lingue germaniche.

Erling Strudsholm

Università di Copenhagen

#### Note

1. Oltre a questo libro, lo studio ha anche dato spunto all'articolo di Giuliana Fiorentino, *Clausole relative romanze tra innovazione e conservazione*, pubblicato in *Revue Romane*, 34, 1999, pp. 25-60.
2. Secondo Cortelazzo, Manlio (1972): *Avviamento critico allo studio della dialettologia italiana*. 3. *Lineamenti di italiano popolare*. Pisa, Pacini editore, p 11, definito come «Il tipo di italiano imperfettamente acquisito da chi ha per madrelingua il dialetto».
3. Smits, R.J.C. (1989): *Eurogrammar. The relative and cleft constructions of the Germanic and Romance languages*. Foris Publications, Dordrecht.

#### Langue espagnole

Silvia Becerra Bascañán: *Diccionario del uso de los casos en el español de Chile*. *Etudes Romanes* 43, Museum Tusculanum Press, University of Copenhagen, 1999. 260 p.

Conocida es la problemática que plantea en español el uso de las formas átonas del pronombre personal de 3a. persona. Con la desaparición de la flexión casual del latín, el español, al igual que las otras lenguas romances, deja de definirse como una lengua de casos. La distinción entre *lo* (<*illum*, *illud* y *le* (< *illi*) para el género masculino y entre *la* (<*illam*) y *le* (<*illi*) para el género femenino) queda poco integrada en una lengua que fundamentalmente es de régimen preposicional. Conocidas son también las consecuencias de esta reestructuración: los pronombres *le(s)*, *lo(s)*, *la(s)* comienzan a imbricar muy pronto sus usos dando lugar a los fenómenos de *leísmo*, *laísmo* y *loísmo*. En investigaciones realizadas en las últimas décadas se ha comprobado que la utilización del sistema pronominal no sólo concierne a la diatopía sino que está condicionada también por factores de índole semántica, pragmática e incluso estilística.

Ahora bien, en variedades no afectadas de *leísmo* como la chilena, la antigua distinción casual sigue en pie: *lo/la* sustituyen el complemento directo, mientras que *le* se reserva para el complemento indirecto. Si el verbo tiene tres valencias –sujeto y dos complementos– no hay problema, pues los roles se reparten según

una regla sintáctica. Al aprendiz le queda sin embargo la duda de si hay un solo complemento: ¿es directo o indirecto?

La obra de SBB se propone subvenir a esta falta de claridad ofreciendo una descripción de unos 2000 verbos, a los que asigna los esquemas de valencias admitidos según la norma vigente en el español chileno. Así, p. ej., para el verbo *felicitar* apunta el siguiente marco «casual»: Ac (O pers) (S pers), lo cual quiere decir que el verbo se construye con complemento directo de persona y que la misma restricción vale para el sujeto (S). Se trata, pues, de establecer tanto el tipo de complemento como las restricciones semánticas que afectan a los complementos y al sujeto. Para lo segundo, la autora utiliza tres categorías: pers = persona, an = animal (animado no persona) e in = no animado (concreto y abstracto).

Ahora bien, resulta que este diccionario (*DCCh*) tiene un objetivo más limitado de lo que da a entender la siguiente declaración de la autora: «(...) presentarle al lector un corpus homogéneo y amplio de ejemplos, que muestre la construcción y régimen de los verbos de nuestra lengua, al construirse con un solo objeto» (p. 11). En efecto, se introduce una serie de limitaciones que trataremos de especificar en lo que sigue:

1. Se contemplan sólo los verbos o las acepciones de los verbos que admiten un solo complemento.
2. No se registran verbos que no puedan tomar un complemento de persona o animado no de persona (p. 17). Con este criterio se elimina gran número de verbos del tipo *abrir*, *apagar*, aunque en muchos casos pueda ser difícil determinar esta restricción semántica.
3. La obra de SBB depende en grado extremo del *Diccionario de Uso del Español* de María Moliner (*MM*).
4. SBB procura consignar la norma del español chileno al describir las valencias de los verbos. Naturalmente no hay que entender esto en el sentido de que se recojan sólo usos exclusivos de esa variedad.

La decisión de limitar la descripción a los verbos/acepciones que toman un solo complemento acarrea ciertos problemas. La autora no es fiel a este principio al incluir toda una serie de verbos que se construyen con un complemento de persona seguido de un verbo en infinitivo o una oración completiva, p. ej. *impedir*, *aconsejar*, *encargar*. El funcionamiento de estos verbos queda confirmado por la pronominalización: *Le impidieron salir* > *Se lo impidieron*; lo mismo que es posible construir el verbo con dos complementos nominales: *Le impidieron el acceso a la biblioteca*.

Como se ha dicho, la norma consignada por SBB es la suya propia. Levanta dudas el que en una obra lexicográfica de esta índole se proceda de una forma tan subjetiva: «los [los ejemplos] hago míos propios por el hecho de coincidir con mi uso de los casos» (p. 14) o «se omiten aquellos verbos [...] que no entran en mi conocimiento lingüístico o no son de uso frecuente» (p. 14). Estas declaraciones no se pueden tomar como señal de modestia, pues la autora pretende describir una «realidad lingüística que caracteriza el habla de toda una región» (p. 13). Se hace sentir una falta de información sociolingüística, al menos de los trabajos realizados en el marco del proyecto de la Norma Culta de las principales ciudades

de Iberoamérica y de la Península Ibérica –para el caso de Chile: A. Rabanales & L. Contreras, (ed.) (1979), *El habla culta de Santiago de Chile*. Tomo 1, anejo 2 del Boletín de Filología, Universidad de Chile–, así como de los trabajos de Erica C. García, F. Klein Andreu, A. Quilis y C. Silva-Corvalán dedicados a este problema en otras variedades del español.

Para verificar los criterios de selección utilizados por SBB hemos hecho un recuento de los verbos incluidos bajo la letra I, cotejando este inventario con el del *Diccionario Salamanca*. Los 73 verbos consignados por SBB constituyen el 43% de los que figuran en *Salamanca*. Las exclusiones son previsibles en la mayoría de los casos: verbos intransitivos (p. ej. *insistir*), verbos con régimen de cosa (p. ej. *ingerir*), verbos que toman dos complementos (p. ej. *imputar*). Sin embargo, hay omisiones que no se explican por las restricciones impuestas en *DCCh*, p. ej. *igualar*, *implorar*, *imprecar*, *impregnar*, *incentivar*, *incordiar*, *incriminar*, *instigar*.

Pese a estos reparos metodológicos no hay duda de que *DCCh* es una guía práctica del uso de los pronombres átonos en una variedad predominantemente «loísta», es decir con empleo de *lo* para remitir a un complemento directo de persona. Es interesante notar que, aunque *lo* y *le* sean fieles herederos de la distinción casual latina, no existe la misma claridad en el español chileno. Es sorprendente la cantidad de verbos que seleccionan tanto *lo* como *le* en el caso en que hay un solo complemento de persona. Existe, pues, una zona gris donde la distinción *lolle* o *lalle* permite registrar variaciones que conciernen la noción misma de transitividad y que sin duda son de orden semántico. SBB comenta juiciosamente sobre el grupo más importante de estos verbos «ambivalentes» (pp. 239-244) que son los que, *grosso modo*, significan ‘causar/inspirar una emoción a alguien’. Simplificando algo las cosas, se presentan en *DCCh* las siguientes categorías que ilustramos con un único verbo:

1 a.	Ac (O pers) (S pers/in)	atemorizar	Lo atemorizaron los vecinos/los truenos
	b. Ac (O pers) (S in)	turbar	La noticia lo turbó
2	Dat (O pers) (S in)	enojar	Le enojó tu tardanza
3	Ac (O pers) (S pers)	enfadar	El chico lo enfadó
	Dat (O pers) (S in)	”	Le enfada su ausencia/que no llegue a la hora
4	Ac (O pers) (S pers)	enfurecer	Lo enfurecieron los vecinos
	Ac/Dat (O pers) (S in)	”	Lo/le enfurece ver llorar a su hijo

Se desprende de estas agrupaciones de esquemas que hay verbos que tienen régimen fijo (cat. 1 y 2) y otros que admiten alternancia de régimen acusativo y dativo (cat. 3 y 4). Como apunta SBB, el factor de más peso parece ser la naturaleza del sujeto. En efecto, en todos los casos de dativo el sujeto es inanimado. Esta polarización se corresponde con dos tipos de reacciones semánticamente distintas: causación «activa» con un paciente (acusativo) frente a causación «pasiva» con un experimentador (dativo). El sujeto inanimado se realiza como infinitivo, oración completiva o un sustantivo fenoménico no agente (cf. pp. 240-242). Comparando las categorías 3 y 4, se ve que los verbos de la última categoría plantean la distinción más «fina», ya que verifican la alternancia aun con sujetos

inanimados. Así, *conmover*, al igual que *enfurecer*, admite ambos «casos»: *Lo/le conmovió mucho el homenaje* (p. 76). A juzgar por los ejemplos aducidos por SBB, queda claro que, si bien existe una zona neutralizada, hay en los verbos de la cat. 4 (p. ej. *conmover*, *enfurecer*) una mayor fuerza «activa» y un mayor énfasis en la incoación que en los verbos de la cat. 3 contruidos únicamente con complemento indirecto. Compárese a este efecto *enfurecer* con *enfadar* (cat. 3) y *encolerizar* (cat. 1 b.), que sólo rige el acusativo, según SBB. De una forma muy sutil el verbo *enfurecer* participa de ambas categorías (tanto 3 como 1 b.) cuando se construye con sujeto inanimado.

Otros grupos de verbos que presentan alternancia son los que tienen un complemento de persona seguido de un régimen preposicional. Para *ayudar*, p. ej., SBB da las siguientes valencias: sin infinitivo el complemento de persona es directo (*Lo ayudó cuando más lo necesitaba*), con infinitivo el complemento pasa a ser indirecto (*Le ayudó a poner la mesa*). Con otros verbos de idéntica construcción predomina, según *DCCh*, el régimen directo incluso cuando está expreso el infinitivo: *animar* (ac/dat), *alentar* (ac), *incitar* (ac), *impulsar* (ac/dat), *invitar* (ac), *obligar* (ac). En cuanto al otro tipo no deja de sorprender que *advertir* y *avisar* se construyan con dativo (*No le habían avisado de que...; Hay que avisarles con tiempo*), mientras que *informar* y *prevenir* siempre van con complemento directo (*Lo han informado de sus derechos*).

Todos estos usos –por bizantinos que parezcan– son muy interesantes, y no cuestionamos las pautas generales que da el *DCCh*. No obstante, en muchísimos casos nos preguntamos si no hay más margen en el español chileno. Nuestros propios sondeos con informantes chilenos, por cierto muy limitados, apuntan a que la variación sea mayor de la que se consigna en *DCCh*. No creemos que las siguientes frases sean extrañas a la sensibilidad lingüística chilena ni a la norma general de esa variedad:

- |   |                               |
|---|-------------------------------|
| (1) Lo advirtieron del peligro                  | (SBB sólo consigna dativo)    |
| (2) Lo apasionó ver otra vez esa escena         | (SBB sólo consigna dativo)    |
| (3) Lo ayudaron a fregar                        | (SBB sólo consigna dativo)    |
| (4) Lo enojaron los vecinos                     | (SBB sólo consigna dativo)    |
| (5) Le informó sobre los costos                 | (SBB sólo consigna acusativo) |
| (6) Lo intriga ese asunto                       | (SBB sólo consigna dativo)    |
| (7) Le invadió una gran tristeza                | (SBB sólo consigna acusativo) |
| (8) Lo irrita mucho tener que trabajar con ella | (SBB sólo consigna dativo)    |

SBB se ocupa largamente de los verbos *hacer*, *dejar*, *ver*, *oír* y *sentir*, que admiten una construcción con infinitivo regido (pp. 247-256). Sostiene la autora que para el referente masculino complemento de *hacer* y sujeto implícito del infinitivo regido se usa en Chile en principio *lo*, independientemente de si el infinitivo tiene su propio complemento directo o no. Ahora bien, SBB lleva el análisis un paso más adelante al contrastar *Lo/le hizo* seguido de verbos como *ver*, *creer*, *entender* (p. 251, y el artículo HACER, pp. 143-147). La explicación que da SBB de esta variación es muy atinada y está en la línea de la diferenciación general de los «casos»: cuanto mayor sea el grado de fuerza coercitiva expresado por el causativo

*hacer*, más se tiende a usar *lo*. Con *Le hizo comprender...* se enfocaría más bien el efecto de un acto de persuasión.

Desde un punto de vista estrictamente lexicográfico debemos constatar que *DCCh* adolece de varios defectos que dificultan su manejo. No nos parece una buena decisión injertar la obra sobre *MM*, cuya estructura reproduce fielmente. Esto da lugar a una serie de incongruencias, en primer lugar la curiosa numeración debida a la eliminación de ciertas acepciones. Para dar algunos ejemplos, el verbo *endurecer* empieza por (2) (fig.) [sentido figurado], del verbo *reducir* aparecen las acepciones 2, 6, 7, 9. En muchos casos no hay división de subacepciones, sino que se enumeran a renglón seguido, p. ej. los verbos *atacar*, *buscar*, *conmover*, *consolar*, *emplear*. A veces se introducen acepciones sin que se dé una definición tras la cifra, como en el caso de *denunciar*. Lo que es aún menos satisfactorio, no hay ninguna correspondencia entre los esquemas de valencias y la forma en que están organizados los artículos. Esto hace que al lector le resulte difícil enterarse de la relación que hay entre el uso de los pronombres y los significados registrados. En el fondo, este defecto se debe a que el proyecto de *SBB* no cabe en el molde de *MM*, que se ha querido preservar a toda costa.

En lo que concierne a las definiciones, *DCCh* reproduce los logros y los desiertos de *MM*. La acepción (4) de *llamar* se define así: «Aplicar cierto nombre a alguien o algo. (Con acusativo, el nombre que se aplica se siente como si fuera el nombre propio y este nombre no identifica a nadie en particular): *En su casa lo llaman Pepe*» (p. 167). La entrada *inhibir* se define de esta forma: «Impedir. Ser causa de que alguien actúe libre y espontáneamente» (p. 158), lo cual no da sentido. A veces el *definiens* tiende a un detallismo que raya en lo absurdo. En el verbo *conseguir*, *SBB* agrega la siguiente acepción: «(fig. e inf. [informal]) También referido a persona en expresiones como tomar cocinera/chofer/empleada/lavandera/mozo/niñera/portero, etc. (No en *MM*)» (p. 77).

En síntesis, *DCCh* ofrece ricos materiales para el estudio de los intrincados usos de los pronombres clíticos. Sin duda tiene validez como una guía general de la norma chilena y posiblemente también de otras variedades «loístas» del español. La autora muestra un fino criterio lingüístico al analizar ciertas facetas de la distinción «casual», pero no es la primera en hacerlo. Sobre todo falta una referencia a Erica C. García, *The role of Theory in Linguistic Analysis*, Amsterdam & Oxford, 1975, quien trata largamente los mismos aspectos. El total apego al Diccionario de María Moliner, así como la falta de rigurosos planteamientos teóricos y metodológicos, hacen que la obra de *SBB* sea muy *sui generis*, y, lamentablemente, estos defectos reducen su alcance y valor como obra lexicográfica.

Johan Falk  
Universidad de Estocolmo

## Littérature médiévale

Guillaume de Machaut : *Le Livre dou Voir Dit* (*The Book of the True Poem*), edited by Daniel Leech-Wilkinson, translated by R. Barton Palmer. Garland Library of Medieval Literature Vol. 106A, New York and London, 1998. CXV + 766 p.

Aujourd'hui, Guillaume de Machaut (v. 1300-1377), d'origine modeste mais devenu chanoine de la cathédrale de Reims en 1337, est peut-être surtout connu comme le créateur de la première messe polyphonique complète, la *Messe de Notre Dame*. Il fut un grand musicien, mais il fut aussi un poète d'inspiration profane dont l'œuvre de textes lyriques et narratifs est très vaste. Il écrivit pour des mécènes nobles et fut protégé par des princes comme Jean de Luxembourg, Charles de Navarre, le duc de Normandie (le futur Charles V), et Jean de Berry. Son inspiration littéraire est celle de la poésie courtoise des troubadours qu'il renouvelle sans rompre avec elle. Il continue aussi, à sa façon, la tradition du *Roman de la Rose*.

Saluons l'heureuse initiative des éditions Garland qui met à notre disposition, après ceux de *The Fountain of Love* (*La Fonteinne Amoureuse*) et de *Le Confort d'ami* (*Comfort for a Friend*), encore un texte important et intéressant de ce poète dont l'œuvre représente « une étape nouvelle dans l'évolution littéraire, le passage à la grande poésie de cour, la *prérenaissance* », selon une formule de Daniel Poirion dans son *Le poète et le prince. L'évolution du lyrisme courtois de Guillaume de Machaut à Charles d'Orléans* (1965). En effet, Guillaume de Machaut a inspiré non seulement les poètes de la génération suivante comme Eustache Deschamps, Jean Froissart, Christine de Pisan et Geoffrey Chaucer, mais aussi les critiques de notre époque qui ont amplement débattu le texte complexe – « polyphonique » – qui nous occupera ici.

Le chef-d'œuvre de Guillaume de Machaut, *Le Livre du Voir Dit* (Le Dit véridique), datant de 1365, est publié maintenant dans une édition diplomatique (du ms. A) avec une traduction en anglais par deux spécialistes de Machaut, Daniel Leech-Wilkinson et R. Barton Palmer. En 1875, Paulin Paris avait édité le *Voir Dit* pour la première fois. Ensuite, Ernest Hoepffner en avait annoncé en 1926 une édition pourtant jamais réalisée, et Paul Imbs, à sa mort en 1987, laissait dans ses papiers une édition critique du *Voir Dit* (du ms. F) et une traduction française qui ont été publiées récemment par Jacqueline Cerquiglini-Toulet.

Dans un savant mélange de trois registres poétiques : des lettres (en prose) et des pièces lyriques échangées par l'amant-poète et sa dame et qui sont placées par le premier dans un récit narratif (en vers octosyllabiques) à la première personne, le *Voir Dit* raconte l'aventure esthétique et amoureuse d'un vieux et malheureux poète qui retrouve sa veine productrice grâce à une belle jeune femme, la « Toute-Belle » qui s'intéresse à lui et à sa création poétique. Sans que les deux personnes se soient encore vues, l'amour naît, et dans les lettres et les ballades, chansons baladées (virelais) et rondeaux (souvent mis en musique par l'amant) qu'ils s'adressent, ils discutent simultanément leur amour et leur poésie, et bientôt le

poète commence, à la requête de la dame, de rédiger un livre à partir de ces échanges en les insérant dans une narration où il raconte et commente l'aventure amoureuse. Ce livre devient le *Voir Dit*.

Un des plus grands mérites de la publication de Leech-Wilkinson et Palmer est la longue introduction qui discute à fond la question cruciale, à savoir le statut autobiographique – vrai ? – du *Voir Dit*. Ainsi, après quelques pages sur la vie de Machaut, un chapitre d'une trentaine de pages, intitulé « Artistic Achievement », présente d'abord l'histoire des recherches et le débat des critiques, ensuite des sous-chapitres : « The story », « Misordering of letters », « Misdatings of letters », « Irrelevant detail », « Time and place », « *Fin amours* » ?, « The second poet », « The audience », qui doivent nous convaincre que le *Voir Dit* se base sur une expérience réelle de Machaut, amant d'une dame réelle – Peronne d'Armentières, selon une anagramme donnée comme telle dans le texte. Dans cette optique, le récit narratif exposerait l'histoire vécue en présentant les lettres et poèmes authentiques préexistants à la narration, ou dont l'élaboration et l'échange auraient eu lieu parallèlement à la constitution de celle-ci.

Ayant lu le *Voir Dit* avec la vigilance de celle qui a déjà lu cette argumentation en faveur d'une lecture « historique », je ne peux pas me rallier à ce point de vue. Je me range donc parmi les opposants, les « métacritiques », c'est-à-dire les critiques qui plaident en faveur d'une pure fictionalité, et dont l'introduction à l'édition cite loyalement les arguments (il s'agit surtout de William Calin, Jeanette Beer et Sylvia Huot). L'argument décisif qui me semble affaiblir considérablement l'idée que les lettres et poésies attribuées à la dame auraient été écrites par celle-ci, réelle, est le fait établi que quatre de ses morceaux lyriques ont été écrits antérieurement par Machaut lui-même. Mais j'invite les intéressés à lire l'argumentation de Leech-Wilkinson et Palmer pour y réfléchir à leur tour.

Chez d'autres critiques, on trouve le terme de « désamour » pour caractériser l'aventure amoureuse assez spéciale du *Voir Dit*, la deuxième partie du livre racontant en effet le « falling out of love », le terme anglais que j'emprunte à une étude critique qui parle d'*Un Amour de Swann* (Martin Turnell : *The Novel in France*, 1950). Personnellement, c'est à ce roman moderne que le *Voir Dit* me fait constamment penser, et l'on comprendra que je ne peux pas souscrire à l'argumentation de Leech-Wilkinson et Palmer, qui doit servir à invalider le caractère fictif de l'aventure amoureuse entre Guillaume et Toute-Belle, quand ils disent de façon peremptoire :

...the work as a whole appears to consist of two halves, the second of which stretches the love story so thin it nearly disintegrates. Such a loose narrative structure is not to be found in Machaut's other *dits*, and it would be hard to argue that in terms of previous or contemporary works it is even satisfactory.  
(p. xxvi)

Par contre, les dernières lignes de « Artistic Achievement » expliquent le succès du *Voir Dit* ainsi : « It is not hard to see one important reason why this extraordinary work so fascinated noble audiences : it told the story of a scandalous relationship

between people they knew » (p. lvii). Cela me semble une bien pauvre « explication » qui fait tort et au texte et au public de Machaut. A mon avis, le titre du « dit véridique » pourrait couvrir plusieurs vérités : celle d'une aventure vécue par l'auteur dans un cadre référentiel me semble moins convaincante que celle de la création artistique et enfin, peut-être, celle qui s'impose vers la fin, à savoir que la dame, malgré ses dires, n'aime pas le poète-narrateur qui, de son côté, n'aime peut-être pas la dame sinon pour l'amour et la créativité qu'elle lui inspire...

Un deuxième grand chapitre intitulé « Sources and Influence » situe le *Voir Dit* dans son contexte littéraire immédiat. C'est avant tout une étude des allusions transtextuelles où est focalisé aussi « the fictionalizing or literaricizing of the materials he (the poet) had to work with » et qui réhabilite pour ainsi dire la fictionalité du texte. Les sous-titres de ces chapitres sont (après une introduction) : « The Verse Narrative and Courtly Romance », « The Verse Narrative, Machaut's Other *Dits*, and the *Ovide Moralisé* » et « Jean Froissart, Christine de Pizan, and the *Voir Dit* ».

Une spécialiste, française, a publié en 1999 *Le Livre du Voir Dit* dans la collection Lettres Gothiques du Livre de poche. Comme nous l'avons déjà signalé, il s'agit d'une édition avec traduction laissée par Paul Imbs, rédigée et présentée avec une introduction par Jacqueline Cerquiglini-Toulet. Intriguée par le problème de la lecture autobiographique proposée dans l'édition Garland, je constate que l'éditrice française parle de la Toute-Belle, la Peronne de l'anagramme, comme d'un personnage fictif sans insister. C'est-à-dire qu'elle renvoie, modestement, le lecteur à son étude : « *Un engin si subtil* » : *Guillaume de Machaut et l'écriture au XIV<sup>e</sup> siècle* (1985), sans dire que c'est elle-même qui, dans cette étude, a proposé de lire l'anagramme non pas comme Peronne d'Armentières (personnage historique), mais comme, simplement, « fille a amer » (aimer). C'est dans une note de l'édition Garland que nous apprenons que c'est Cerquiglini-Toulet qui a proposé cette solution de l'anagramme.

Les romanistes préféreront sans doute lire le texte subtil et sophistiqué du *Voir Dit* dans l'édition critique ou la traduction française des Lettres Gothiques, mais je recommande vivement la publication Garland pour l'excellente introduction autant que pour la présentation d'ensemble qui contient des informations multiples et très utiles pour des études approfondies sur le texte édité : l'apparat critique seul, en dehors des 115 pages d'introduction, n'occupe pas moins de 140 pages !

Jonna Kjør

Université de Copenhague

## Littérature francophone

Christian Berg et Pierre Halen (éds.) : *Littératures belges de langue française. Histoire et perspectives*. Bruxelles, Le Cri, 2000. 701 p.

La Belgique s'est toujours mal prêtée aux approches traditionnelles de l'histoire littéraire, approches basées sur la triade nation-langue-littérature, et les historiens littéraires belges sont longtemps restés perplexes devant une production qui ne rentrait pas facilement dans des catégories de classification conçues pour d'autres littératures – et pour d'autres usages. Or, le développement des méthodes d'inspiration sociologique a abouti à un tout nouveau terrain de recherche rapidement investi par une nouvelle génération de chercheurs belges. Leurs travaux ont jeté un nouvel éclairage sur des pans entiers de l'histoire littéraire du pays mais, comme le constate un des directeurs du présent ouvrage, les dernières décennies demandaient une synthèse historique aussi bien du point de vue de la création que du point de vue critique. C'est donc à dresser un nouvel état des lieux que se sont employés les professeurs Christian Berg et Pierre Halen, entourés d'une équipe de spécialistes de haut vol.

Ce volumineux ouvrage constitue sans doute le travail le plus ambitieux depuis *l'Histoire illustrée de la littérature française de Belgique* (1958), complétée par un volume paru sous la direction d'Adrien Jans en 1975. Mais ce n'est qu'après 1980 que la mise en pratique des nouveaux acquis méthodologiques commencent à marquer le discours historiographique. On retiendra notamment *La littérature française de Belgique* de Robert Frickx et Jean-Marie Klinkenberg qui vise à saisir historiquement le phénomène littéraire belge dans sa problématique institutionnelle et, conçues sous une tout autre forme, *Les Balises pour l'histoire de nos lettres* (1982) de Marc Quaghebeur.

Le titre de l'ouvrage ici examiné lui assigne un double but que l'avant-propos précise. Il s'agit de faire l'histoire en privilégiant les lignes de force esthétiques, et d'ouvrir des perspectives à partir de problématiques générales et génériques.

Marianne Michaux entame le parcours chronologique par un examen de la période 1830-1870. Les réussites esthétiques de cette première phase étant plutôt rares, l'auteure a opté pour l'approche institutionnelle qui met l'accent sur les formes de sociabilité, le rôle des revues et l'imbrication étroite entre sphères littéraire et politique. Sur le plan plus directement littéraire, deux grands genres dominant tour à tour ; entre 1830 et 1850, seul le roman historique, véhicule d'une idéologie nationale belge, parvient à faire concurrence aux livres français relevant de la contre-*façon* ; les décennies suivantes seront dominées par les romanciers réalistes mobilisant leur art contre le gouvernement catholique. Cette période est mal connue dans son ensemble et méritait bien cet examen attentif.

Il en va tout autrement de la période suivante qui, avec la génération des Lemonnier, Eekhoud, Maeterlinck, Verhaeren etc., est probablement la mieux explorée de l'histoire littéraire belge. La littérature belge de langue française accède alors à la reconnaissance internationale, facilitée par les thèmes flamands et des choix d'écriture apparaissant comme spécifiquement belges. Conduit avec brio par

Christian Angelet, ce deuxième chapitre met en lumière surtout les conceptions esthétiques des grands auteurs et leur traduction dans l'œuvre. Angelet rappelle que les enjeux spirituels et techniques des mouvements naturaliste et symboliste ne différaient pas profondément des deux côtés de la frontière belgo-française, mais que la spécificité belge tient plutôt à des amalgames inédits dans le contexte français, permettant par exemple à un Verhaeren d'être à la fois parnassien et naturaliste.

Paul Aron passe en revue toutes les positions littéraires des années folles jusqu'au début de la Seconde guerre mondiale, littérature prolétarienne, expériences avant-gardistes et autres. Soulignant les grandes lignes et effectuant des plongées dans les textes, Aron réussit des esquisses de lectures très stimulantes. A titre d'exemple, le commentaire de l'*Histoire d'une Marie* d'André Baillon, texte hyper-construit, dont « la complexité – et la modernité – interdisent tout rabattement des significations vers le récit autobiographique » (p. 124). Histoire et perspectives à la fois, la lecture de ce chapitre est un vrai régal !

Marc Quaghebeur présente ensuite la période 1940-1999 qu'il divise en un premier temps de « raidissement » institutionnel où les chantres de l'esthétique néoclassique occupent tous les relais importants, et un deuxième temps autour de 1970 qui voit l'apparition d'une nouvelle génération littéraire un moment réunie autour du concept de *belgitude*. Or, à trop insister sur le seul pôle néoclassique, on risque de sous-estimer l'apport de ceux qui se sont regroupés pour lutter contre cette *doxa* comme par exemple Paron et Scheinert qui, sans innover sur le plan esthétique, ont effectivement joué un rôle historiquement important.

La tâche toujours ingrate de tailler dans le vif de la production contemporaine est incombée à Eric Van der Schueren qui s'en acquitte, nous semble-t-il, fort bien. Le temps dira s'il a vu juste !

Dans son ensemble, cette partie historiographique tranche avec la production antérieure à la fois par le recours fréquent à une mise en perspective institutionnelle et par la qualité des analyses littéraires qui dépassent de loin les simples résumés.

Au centre de l'ouvrage, six chapitres forment un questionnement général sur le phénomène littéraire belge où la perspective tour à tour se rétrécit, s'élargit, se déplace... Pierre Halen examine la problématique littéraire belge de l'intérieur telle qu'elle s'est exprimée dans la production historiographique ou dans les stratégies mises en œuvres par les auteurs ex-centrés, alors que Christian Berg présente la question infiniment complexe des relations des auteurs belges francophones avec la Flandre, question qui englobe nombre de facteurs à géométrie variable : origine des auteurs, périodes plus ou moins soumises aux tensions communautaires, scène parisienne plus ou moins friande de brumes du nord... Ecrire la Flandre en français peut ainsi être perçu à la fois comme marque d'une spécificité belge et comme usurpation éhontée du patrimoine voisin. Preuve s'il en fallait encore que la littérature demeure un enjeu idéologique aux potentialités de récupération illimitées !

D'autres relations bilatérales sont décrites dans le chapitre de Paul Dirx qui

s'attache à la question « géolittéraire » de la Belgique, c'est-à-dire les productions littéraires belges francophones envisagées dans leurs rapports avec la littérature de France. Dirkx en cerne les causes et les effets avant de procéder à un examen critique et instructif des approches actuelles dans les recherches belges.

Paul Gorceix reconstitue les relations européennes de la littérature belge, notamment à travers le rôle de passeur qu'ont assumé les écrivains lorsqu'ils se sont faits voyageurs, traducteurs ou animateurs de revues ouvertes à tous les vents. Dimension essentielle qui justifie la représentation devenue topique de la Belgique comme carrefour.

Dans une perspective plus large, le concept de francophonie est analysé par Pierre Piret qui en révèle les profondes ambiguïtés. D'une part, ce concept peut mener à l'élaboration d'un cadre épistémologique plus pertinent pour les études des littératures francophones mais, d'autre part, « la reconnaissance de la francophonie littéraire n'a contribué qu'à officialiser la position périphérique des 'littératures françaises hors de France' et à maintenir les mécanismes en vigueur » (p. 418). Ces mécanismes relèvent entre autres des réseaux d'édition, examinés dans le chapitre 11. En l'absence d'instances éditoriales fortes, et donc capables de fabriquer non seulement des livres mais aussi leur valeur symbolique, le champ belge ne parvient pas à imposer ses auteurs en dehors de ses propres limites et ne peut donc apparaître, aux yeux des écrivains, comme une véritable alternative au centre parisien. L'éditeur belge reste confiné dans des créneaux paralittéraires pas directement soumis à la concurrence avec Paris.

Ce chapitre sert de pont vers les six derniers textes consacrés aux genres à la frontière de la littérature qui illustrent bien que c'est en empruntant des voies détournées que les Hergé, Simenon ou Brel ont pu forger une réputation littéraire mondiale.

A travers l'exemple de la bande dessinée, Jean-Louis Tilleuil montre comment un genre, dès qu'il passe de l'illégitimité à la légitimité, est repris par le centre. La bande dessinée belge régnait en effet sans partage sur le marché francophone jusqu'au milieu des années 60 où son prestige croissant lui vaut une francisation progressive ! N'empêche que l'enfance de la BD européenne était belge et que l'art de Hergé demeure une référence incontournable au point de constituer « une sorte de 'degré zéro' de la narrativité en bande dessinée auquel, aujourd'hui encore, il est utile de se référer pour l'appréciation de tout écart *moderne* (chap. 16, p. 581) ».

Parmi les contributions de cette dernière partie, nous trouvons, outre un chapitre faisant le tour des diversités du fantastique et de la littérature policière, un texte sur la littérature pour jeunesse où il est rappelé que nombre d'auteurs reconnus ont enrichi le genre, comme par exemple Lemonnier, Burniaux ou Gevers. Suivent alors deux chapitres dont le premier est consacré aux littératures viatique et coloniale, le second aux sensibilités post-coloniales. Dans cette dernière partie qui comprend également un texte sur la chanson et une contribution sur l'art et la littérature, les noms et les titres abondent mais parfois au prix de l'analyse et de la synthèse, ce qui laisse une légère impression d'éparpillement, de vouloir trop embrasser – et puis, on le sait, on étire mal !

En annexe, une liste des bibliographies et des répertoires, un aperçu sur les collections de référence et surtout une sorte d'annuaire mentionnant les principaux centres de documentation fournissent des outils précieux pour orienter d'autres investigations.

En résumé, nous avons dans les premières 300 pages une nouvelle histoire de la littérature belge qui est excellente. Elle vient à point nommé et, quelle que soit la période étudiée, elle apporte un regard neuf par rapport aux ouvrages existants.

Quant à l'impression globale de l'ouvrage, fait d'un croisement entre historiographie traditionnelle, questionnement général et approche sous-générique, la démarche présente des forces et des faiblesses.

Parmi les dernières, il y a le risque de redites comme c'est par exemple le cas pour les logogrammes de Christian Dotremont, évoqués dans deux ou trois chapitres sans variation significative. En revanche, dans le cas de Franz Hellens, le procédé s'avère des plus heureux parce qu'il apporte des éclairages différents sur son œuvre selon qu'elle est envisagée dans sa totalité, que l'accent est mis sur son rôle de passeur ou sur sa perception des réalités fantastiques.

La juxtaposition, dans un même ouvrage, de volets historiographique, métahistorique et critique nous semble une conception très originale et très fertile. La deuxième partie fonctionne en quelque sorte comme un discours d'accompagnement de la première, qu'il relativise en attirant l'attention sur sa part d'arbitraire : « Il ne paraît dès lors pas exagéré de concevoir le dernier quart de siècle comme l'âge d'une réinvention des lettres 'belges' ». (P. Halen, p. 338).

Est-ce ainsi qu'il faut comprendre le pluriel du titre qui, outre qu'il se réfère aux genres 'mineurs', rappelle également que le couple *littérature belge* couvre des réalités qui changent sans cesse et auxquelles correspondent autant de visions de l'histoire littéraire ? Dans ce cas, pourquoi ne pas avoir décliné aussi le terme d'*histoire* au pluriel ? Celle que nous venons de lire n'en est qu'une parmi d'autres possibles – mais elle est incontestablement une des meilleures !

Lisbeth Verstraete Hansen  
Université de Copenhague

### Références

- Charlier, Gustave et Joseph Hanse : *Histoire illustrée des Lettres françaises de Belgique*. La Renaissance du livre, Bruxelles, 1958.
- Frickx, Robert et Jean-Marie Klinkenberg : *La littérature française de Belgique*. Labor, Bruxelles – Nathan, Paris. Coll. « Littérature et langages », 1980.
- Jans, Adrien (éd) : *Lettres vivantes. Deux générations d'écrivains français en Belgique. 1945-1975*. La Renaissance du Livre, Bruxelles, 1975.
- Quaghebeur, Marc : Balises pour l'histoire de nos lettres, in : *Alphabet des lettres belges de langue*. Association pour la promotion des lettres belges de langue française, Bruxelles, 1982.

Friedrich Wolfzettel (éd.) : *19. Jahrhundert. Roman*. Tübingen, Stauffenburg-Verl. Stauffenburg Interpretation, Französische Literatur, 1999. 287 p.

Le recueil édité par Friedrich Wolfzettel (Frankfurt am Main) fait partie d'une série de publications dirigée par Henning Krauss qui vise à présenter un choix de chefs-d'œuvre romanesques du XIX<sup>e</sup> siècle, dont la lecture est en général recommandée aux étudiants des lettres françaises dans les pays germanophones. En consacrant un article d'une trentaine de pages à un ou deux textes d'un écrivain, on essaie de trouver le juste milieu pour un lecteur qui n'a pas le temps d'étudier des monographies mais qui ne voudrait pas se borner à la présentation restreinte d'une histoire littéraire plus soucieuse de mentionner tout que de proposer des études approfondies. S'ajoutent à une telle suite d'articles un chapitre introductif de l'éditeur et, à la fin du livre, une table chronologique qui offre une synopsis synchronique d'événements littéraires (français et autres), sociaux, culturels et politiques. Belle conception, me semble-t-il, qui a par ailleurs l'avantage que chaque chapitre est rédigé par un spécialiste qui ne se limite pas à faire un commentaire de texte mais qui est capable de résumer les différentes approches méthodiques ou idéologiques caractérisant l'histoire de sa réception. Ainsi l'étudiant est amené à comprendre implicitement que l'étude d'un texte ne consiste pas dans la simple acquisition d'un savoir mais demande au lecteur de se plonger dans un univers où se croisent des lectures qui sont, comme le texte littéraire lui-même, le résultat d'un choix méthodique, d'une expérience de vie et de lecture, d'une vision du monde, et qu'un texte littéraire n'est donc pas une donnée qu'on pourrait analyser « objectivement », dans le rôle d'un observateur neutre. Autre détail agréable : les différentes études sont systématiquement complétées par une bibliographie (partiellement commentée) des éditions et de la critique actuelles.

Dans le premier chapitre (pp. 1-36) qui est, par la complexité de ses concepts, beaucoup plus qu'une « introduction », F. Wolfzettel explicite les corrélations qui existent entre les divers changements politiques du « siècle bourgeois » et le développement de la littérature, surtout dans le domaine du roman où la France devient 'le laboratoire' de l'innovation esthétique. Après une esquisse de divers modèles romanesques caractérisant l'époque, Wolfzettel discute l'esthétique réaliste en soulignant les particularités d'un Balzac, d'un Flaubert, d'un Zola, des Frères Goncourt et de plusieurs autres auteurs, le rôle du « héros » étant un des paramètres de comparaison privilégiés. Une autre partie de ce chapitre introductif est consacrée à la philosophie positiviste d'Auguste Comte qui représente le lien épistémologique entre les deux courants philosophiques dominants du XIX<sup>e</sup> siècle – la philosophie de l'histoire et le paradigme scientifique. En enrichissant son exposé par de nombreuses citations de la critique et de la philosophie contemporaines et actuelles, Wolfzettel fait preuve d'une érudition impressionnante ; il est pourtant possible qu'un étudiant qui se consacre pour la première fois à la littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle, n'y trouve pas l'« introduction » qu'il a cherchée – on pourrait lui recommander de la lire (ou relire) après les études particulières.

Celles-ci sont ouvertes par Manfred Hinz (Passau) avec « *Adolphe* (de Benjamin Constant) et le roman personnel » (pp. 37-66). Suivant les exigences de la série, Hinz décrit le contexte historique et biographique de la production, raconte la liaison de

Constant avec Madame de Staël (entre autres) et expose les structures du texte et du genre romanesque que Constant a créé avec *Adolphe* : le « roman personnel » qui ressemble à un récit autobiographique par le dédoublement du moi (moi-sujet/moi-objet) mais introduit un narrateur fictif ; dans la question délicate concernant la dimension autobiographique, c.-à.-d. la distance entre narrateur/héros et auteur, Hinz s'avère un lecteur professionnel qui sait – en faisant référence à l'étude psychocritique de Han Verhoff – éviter des attributions simplistes.

La deuxième étude, sur *Le Rouge et le Noir* et *La Chartreuse de Parme*, de Michael Nerlich (Berlin, pp. 67-108) sort du cadre et sera traitée plus loin. Winfried Engler, également de Berlin, se tourne vers Balzac et présente *Le Père Goriot* et *Illusions perdues* (pp. 109-156) dans un chapitre long et, malheureusement, assez difficile à lire ; malgré toute l'érudition de l'auteur concernant l'œuvre de Balzac, la critique, l'histoire littéraire et la réception du texte, le fil conducteur fait défaut – trop souvent le lecteur n'est pas sûr de ce que l'auteur voulait en fait communiquer.

Suit un article sur *Indiana* de George Sand que Uwe Dethloff (Saarbrücken) et Friedrich Wolfzettel ont rédigé ensemble (pp. 157-184). Après une introduction où Dethloff présente quelques citations de la critique contemporaine (dont la réaction profondément misogyne de Baudelaire qui aurait, à mon avis, nécessité un commentaire), il situe *Indiana* dans le contexte des mouvements féministes de l'époque. Dans son analyse de texte, il montre d'une part dans quelle mesure George Sand est influencée par *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre et donc par une vision masculine du monde ; d'autre part il expose le désir d'émancipation et la vision d'un nouveau rôle de la femme, même si Indiana est loin d'être une femme émancipée au sens moderne. Wolfzettel relève une thématique qui se trouve dans l'œuvre intégrale de Sand : la prise de conscience, la connaissance. Le fait que le désir de libération soit en même temps une quête de vérité rapproche *Indiana* du schéma d'initiation romantique avec ses connotations mythiques et religieuses (p. 176). Mais la qualité littéraire du texte réside selon Wolfzettel surtout dans la cohérence de la structure symbolique dans laquelle l'élément de l'eau joue un rôle éminent. Cette dernière partie de l'étude, où Wolfzettel applique des concepts provenant de la phénoménologie de Gaston Bachelard (*L'eau et les rêves*) complète l'analyse de *Indiana* par une lecture subtile et insolite.

Entre George Sand et Victor Hugo et *Les Misérables* – roman qui a la renommée d'être l'œuvre la plus connue de toute la littérature française – il n'y a qu'un pas, même si *Indiana* appartient à la première phase de production de Sand et non pas à *l'art social* qu'elle développera plus tard. Henning Krauss (Augsburg) présente cet ouvrage ambitieux qui aspire à une « poésie complète » et veut être « exact en tout » dans une analyse riche d'aspects par laquelle il essaie en quelque sorte de réfuter l'opinion de A. Ubersfeld selon laquelle ce roman « ne requiert pas l'herméneutique » et « se lit comme réseau d'apparences qui n'ont pas à être traduites ... » (p. 186). Krauss thématise l'histoire d'un individu, l'histoire politique, l'histoire du salut de l'homme que raconte Hugo avec *Les Misérables* et rapproche finalement le socialisme romantique hugolien de la littérature engagée telle que Sartre l'avait conçue, à une littérature, donc, qui a ses idéaux, qui a un message humanitaire mais qui ne propose pas de programmation politique directe.

La comparaison du rôle de l'auteur chez Hugo et Flaubert qu'entreprend Krauss pour mieux définir le procédé narratif de Hugo prépare le lecteur au chapitre suivant, voué à deux chefs-d'œuvre réalistes – *Madame Bovary* et *L'Education sentimentale* – et rédigé par Walburga Hülk (Siegen). Dans son commentaire Hülk suit surtout l'histoire racontée ; elle y introduit, certes, quelques remarques sur le mode narratif ; mais dans une présentation d'un auteur comme Flaubert pour qui « le style est tout », on s'attendrait à une plus grande attention aux questions de style et de la narratologie, on aurait aimé qu'une partie de l'article mette en relief les caractéristiques et le caractère innovateur de l'écriture flaubertienne. Le lecteur sera d'ailleurs un peu surpris par une particularité syntaxique de cet article : l'auteur semble s'orienter plutôt d'après le modèle français en mettant le verbe, dans une phrase relative, à la deuxième place et pas à la fin.

La dernière étude du recueil est consacrée à Emile Zola ; les romans que traite Wolfgang Klein (Berlin) avec beaucoup d'habileté sont *L'Assommoir* et *Germinal*. Klein aurait bien aimé sous-titrer son article par la phrase « Réalité sociale et mythe de la nature ». Les premières parties de son analyse éclairent les deux dimensions qui coexistent dans l'œuvre de Zola – la dimension des détails, de la documentation, des « tranches de vie » qu'il dessine, et la dimension du mythe, des symboles, de la totalité à laquelle il aspire. Dans une autre partie Klein présente une pièce que William Busnach et Octave Gastineau ont écrite d'après *L'Assommoir* (1879), le poème en prose de Baudelaire intitulé *Assommons les pauvres* (1865), et *Gervaise*, un film que René Clément a réalisé en 1955, et explicite dans des analyses rapides mais convaincantes les différences les plus importantes de ces œuvres.

L'étude que je voudrais présenter à la fin est rédigée par un stendhalien de longue date, Michael Nerlich (pp. 67-108). En tant qu'expert de l'œuvre il s'adapte moins à la conception didactique du recueil et propose un article qui fait partie d'un débat scientifique dans lequel il défend depuis un certain temps une position qui est apparemment reconnue par quelques chercheurs français mais qui ne correspond pas du tout à la façon dont on présente Stendhal en Allemagne, où celui-ci est rangé, avec Balzac et Flaubert, parmi les auteurs des classiques du réalisme. Son exégèse montre que de nombreux épisodes de *Le Rouge et le Noir* ne sont pas seulement invraisemblables mais absurdes, voire ridicules, sous une perspective uniquement réaliste, et que le personnage de Julien Sorel obéit, en représentant le dieu jeune et coléreux Dionysos Zagreus, à une loi mythologique. Dans l'analyse de *La Chartreuse de Parme* Nerlich sait prouver par une multitude de détails que Fabrice correspond à Eros, la Marquise del Dongo à Perséphone, Angelina del Dongo à Vénus et ainsi de suite, qu'il existe donc un réseau sous-jacent qui structure le texte. Stendhal a projeté ces « potences mythiques » sur des personnages qui appartiennent, eux, tous à l'arsenal de la typologie contemporaine. Pourvu que le lecteur ne refuse pas d'être plongé directement dans un débat de la critique littéraire, cette étude passionnante lui procurera un grand plaisir et l'incitera sans doute à une lecture personnelle des romans.

Astrid Poier-Bernhard  
Université de Graz

## Littérature italienne

Lene Waage Petersen e Birgitte Grundtvig : *Rejsen og Blikket. Italiensk Litteratur 1980-1998*. Tiderne Skifter, Copenaghen, 1999. 430 p.

Al titolo del bellissimo libro di Lene Waage Petersen e Birgitte Grundtvig, a cui ha collaborato anche Pia Schwarz Lausten, corrisponde in maniera suggestiva l'immagine sul frontespizio, la foto «Borgo San Vito», tratta dall'album «Il profilo delle nuvole» di Luigi Ghirri con testi di Gianni Celati. La costruzione barocca, un arco che, a quanto sembra, si trova casualmente collocato in aperta campagna, invita il lettore all'osservazione e, tramite lo sguardo, al viaggio. Introduce perciò il lettore al duplice tema del libro, il viaggio e lo sguardo, ma orienta anche il lettore verso il suo viaggio attraverso il paesaggio della narrativa italiana degli ultimi vent'anni.

*Rejsen og blikket*, ossia *Il viaggio e lo sguardo*, è la continuazione di *Moderne italiensk litteratur (1945-1980)* (a cura di Hans Boll-Johansen e Lene Waage Petersen) del 1982/1998, e come quest'ultimo restringe il campo dell'analisi alla narrativa. È infatti la narrativa ad avere un posto di primo piano nella letteratura italiana moderna, sia negli anni del neorealismo che in quelli del modernismo sperimentale e del postmodernismo. Quest'ultimo, che include la cosiddetta nuova narrativa, costituisce l'argomento principale de *Il viaggio e lo sguardo*. Uno dei grandi meriti degli autori è di contestualizzare l'evoluzione del romanzo italiano rispetto a quello europeo e americano e di introdurre un concetto del postmodernismo più corrente nel discorso critico europeo e americano che in quello italiano. In uno dei capitoli introduttivi, il capitolo «Floden og masken», «Il fiume e la maschera», scritto da Lene Waage Petersen, il postmodernismo letterario viene inteso non solamente come relativismo di valori o negazione di ogni significato o senso, ma anche e forse soprattutto come una tensione fra l'idea della negatività e la ricerca di nuovi modi di conoscere e di reagire in un mondo frammentato e decentrato. Accanto ad un postmodernismo che, secondo la visione negativa di Giulio Ferroni, e in parte anche di Romano Luperini, è caratterizzato dall'indifferenza, da un certo cinismo e dal ri-uso acritico dei testi del passato (un tipo di postmodernismo che nella discussione europea rappresenta solamente una delle varianti del postmoderno artistico) e al postmodernismo, secondo la definizione più positiva di Umberto Eco, della ri-scrittura ironica, Waage Petersen individua una letteratura postmoderna «resistente». È proprio la letteratura resistente che da Giulio Ferroni viene esclusa dal postmoderno. Secondo l'autrice è invece la resistenza, insieme alla tensione etica e alla nostalgia, a costituire uno dei tratti più importanti di tanti scrittori italiani (da Calvino a Celati, Tabucchi e Magris), che nel discorso critico internazionale vengono caratterizzati come postmoderni. Il concetto del postmodernismo letterario come adoperato da Lene Waage Petersen si avvicina perciò al concetto di un postmodernismo conoscitivo, resistente e politico, di teorici come Andreas Huyssen e Linda Hutcheon.

Un aspetto caratteristico del postmoderno secondo questa definizione è anche il suo rapporto con il modernismo del Primo Novecento. Waage Petersen ha ragione nel sostenere una certa continuità fra l'uno e l'altro. In alcuni scrittori

modernisti (porta l'esempio di Pirandello) si verifica già il rifiuto delle grandi narrazioni, la dissoluzione dell'«io», l'ironia, il gioco, l'irrazionalità. A questi tre concetti del postmodernismo l'autrice aggiunge alcuni temi, che spesso ricorrono anche nel dibattito internazionale sul postmoderno: figure topologiche come la perdita del centro, la superficie, la non-gerarchia, simboleggiate dalla rete o dal rizoma invece del labirinto, e la figura del non-luogo, la dissoluzione della categoria del tempo, la ri-scrittura dei generi. L'immagine duplice del titolo del capitolo rispecchia inoltre due modalità della narrativa postmodernista italiana, quella più tipicamente «mitteleuropea» e settentrionale del vuoto e della dissoluzione del soggetto, scandita dal fluire del «fiume», e quella siciliana della teatralità neo-barocca della «maschera».

Il volume è suddiviso in due sezioni. Nella parte generale, «Hovedlinjer» («Parametri generali»), «Il fiume e la maschera» è uno dei capitoli più importanti. La sezione comporta un'introduzione storico-culturale con utili informazioni, soprattutto per un pubblico non-italiano, sui movimenti politici dagli anni di piombo alla corruzione e più recenti scandali politici, quadro in cui viene inserita brevemente una prima presentazione della giovane narrativa. Fra i capitoli restanti spiccano soprattutto «Generationskrøniker» («Cronache delle generazioni») e «Rejsen og blikket» (da cui il titolo dell'intero volume), ambedue opera di Birgitte Grundtvig. Il primo dei due capitoli citati tratta la giovane generazione (Tondelli, Palandri, De Carlo, Ballestra, Benni, Veronesi), scrittori che hanno le loro radici nell'ambiente universitario di Bologna e che nella loro narrativa, di stile espressivista, realistico o minimalistico che sia, riflettono intertestualmente l'ambiente e il tempo in cui vivono. Nel capitolo su «Rejsen og blikket» Grundtvig rivolge la sua attenzione alla figura del viaggio, sottolineandone l'aspetto conoscitivo. Mentre in alcuni scrittori (i quali secondo la visione di Ferroni potrebbero essere chiamati «postmoderni») il viaggio non è altro che un «trasporto banale» (Ferroni) che per il personaggio non ha altra fine che la perdita di sé o della propria identità, in altri (postmoderni dunque secondo la visione di Waage Petersen e Grundtvig) ci sono ancora viaggiatori in cerca di qualcosa, di quell'«altro» che forse si può raggiungere nei luoghi di frontiera, nelle isole, nelle foci dei fiumi, o nell'ascoltare i racconti o le voci dai luoghi «piccoli», i quali spesso sono stati trascurati nella tradizione letteraria o storiografica. Concetto chiave nel contesto della tematica del viaggio è lo sguardo. In un paragrafo conclusivo, Grundtvig tratta due tipi di visualità, l'immagine come tema e la poetica dello sguardo. La tematica dell'immagine è spesso collegata al mondo dei media, come nella narrativa di Stefano Benni o Sandro Veronesi, mentre la poetica dello sguardo è centrale in Tabucchi, Del Giudice e in un romanzo interessante di Ruggero Pierantoni, *Segesta, domani*, in cui si esplorano le implicazioni neurologiche della percezione visiva. Nello stesso contesto figura naturalmente anche Italo Calvino, non solamente a causa di *Palomar*, ma anche perché ha scritto un saggio su un libro di Pierantoni sulla storia della vista («La luce negli occhi» in *Collezione di sabbia*). È del resto Calvino che, nelle parole della Grundtvig, ha descritto la vista come un «unico e inevitabile senso letterario». Ricordiamo però che Calvino, accanto all'innegabile priorità data alla vista e alla «visibilità», ha esplorato anche il fenomeno degli altri sensi, come l'olfatto, l'odorato,

l'ascolto, tipi di percezione non visiva spesso tematizzati nella narrativa postmoderna in generale.

I capitoli della seconda parte del libro sono dedicati a singoli scrittori. In questa serie di quindici «ritratti d'autore» vengono approfonditi alcuni dei problemi e delle questioni trattati nella parte generale. Alcuni ritratti costituiscono la continuazione e il compimento di capitoli del precedente *Moderne italiensk litteratur*. Sono ritratti di scrittori che, come Elsa Morante, Leonardo Sciascia, Italo Calvino, hanno pubblicato sia prima che dopo il 1980 e che perciò vengono trattati in tutti e due i volumi. Il ritratto di Elsa Morante focalizza soprattutto su *Aracoeli* del 1982, quello di Italo Calvino su *Palomar* accanto alle ultime pubblicazioni (in parte postume) degli anni Ottanta: alcuni testi di *Collezione di sabbia*, di *La strada di San Giovanni*, di *Sei proposte per il prossimo millennio* e dei *Cinque sensi*. I due capitoli, come anche quelli su Sciascia, Primo Levi, Gianni Celati e Claudio Magris, sono opera di Lene Waage Petersen. I ritratti sono tutti, nonostante la ricchezza di informazioni, di grande leggibilità. Presentano inoltre delle interpretazioni inaspettate e nuove, come nel caso della lettura in chiave linguistica e semiotica di alcuni testi di Calvino e di Celati e della lettura filosofica e intertestuale della narrativa saggistica di Magris. I ritratti degli scrittori «giovani» sono opera di Pia Schwarz Lausten (Vasalli, Tabucchi e Paola Capriolo) e di Birgitte Grundtvig (Benni, Del Giudice, Comolli, Tondelli, Baricco, Veronesi). Nel suo ritratto di Tabucchi, Pia Schwarz Lausten fa delle ipotesi interessanti a proposito di una possibile svolta nella narrativa tabucchiana, svolta che suddividerebbe l'opera dello scrittore in una fase metanarrativa e una fase più recente di impegno politico e che, secondo l'autrice, viene già tematizzata nel livello dei personaggi di *Requiem*. Schwarz Lausten conclude che non si tratta di un taglio netto e che in Tabucchi sono proprio il sogno e il rovescio a costituire una via per l'impegno politico. Fra le analisi eccellenti di Birgitte Grundtvig, forse i capitoli su Del Giudice e Comolli sono di maggior rilievo, l'uno per l'approfondimento della tematica del viaggio e dello sguardo che in Del Giudice viene spinto oltre i limiti del visibile, l'altro a causa dell'esplorazione di una scrittura che si avvicina a due modalità del postmoderno italiano, quelle del neobarocco e del pensiero debole.

La lettura di «Rejsen og blikket» è particolarmente gradevole anche per il ricchissimo materiale iconografico, come i ritratti fotografici inseriti fra i singoli testi. Utilissimo è inoltre il lessico degli scrittori citati. Si può solamente rimpiangere che una storia della narrativa italiana di questo genere non esista fuori della Danimarca, in Olanda, in Inghilterra o in Germania, e forse neanche in Italia. C'è perciò da augurarsi che il libro presto venga tradotto o in inglese o in italiano.

Ulla Musarra-Schroder  
Università di Nimega